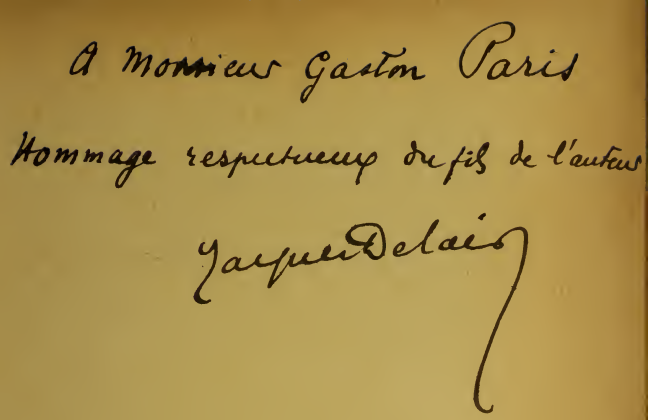
THE UNIVERSITY
OF ILLINOIS
LIBRARY
845 D372
Oc 1897



CHANSONS ÉPIQUES

ŒUVRES DE PAUL DELAIR

Testament poétique, poésies posthumes, publiées avec la biographie de Paul Delair, par M. Sully-Prudhomme, de l'Académie française.

La Vie chimérique, poésies.

Les Contes d'à présent, récits dramatiques en vers, 4e édit.

Les Nuits et les Réveils, poésies. (Chez Lemerre.)

La Mégère apprivoisée, comédie en quatre actes (représentée à la Comédie-Française).

Garin, drame en cinq actes, en vers (représenté à la Comédie-Française).

L'Apothéose de Victor Hugo, à propos, en vers (représenté à la Comédie-Française).

Le Fils de Corneille, pièce en un acte, en vers (représentée à la Comédie-Française).

Le Centenaire de Figaro (représenté à la Comédie-Française).

L'Eloge d'Alexandre Dumas id. id.

Louchon, roman.

Pour paraître prochainement :

Mandine, nouvelle.

Le Petit César, nouvelle.

Théâtre en vers.

Tous droits de reproduction et de traduction réservés pour tous les pays, y compris la Suède et la Norvège.

S'adresser, pour traiter, à M. Paul Ollendorff, éditeur, rue de Richelieu, 28 *bis*, Paris.

PAUL DELAIR

CHANSONS ÉPIQUES

(GESTE DE GUILLAUME)

PARIS
PAUL OLLENDORFF, ÉDITEUR
28 *bis*, RUE DE RICHELIEU, 28 *bis*

1897

Tous droits réservés.

IL A ÉTÉ TIRÉ A PART

DIX EXEMPLAIRES SUR PAPIER DE HOLLANDE

NUMÉROTÉS A LA PRESSE

845 D372
Oc1897

INTRODUCTION

Les récits épiques qui suivent sont tirés des principales Chansons qui composent l'une des parties les plus célèbres de la Geste de Guillaume : le « Couronnement de Looys », le « Charroi de Nismes », la « Prise d'Orange », les « Covenans Vivien » et « Aliscans ». Ils racontent, dans leur ensemble, le grand drame, — aujourd'hui familier à un très grand nombre de poètes et d'esprits studieux, — qui se déroula autour de la cité d'Orange prise et reprise sur les Sarrasins ; Guillaume investi par Louis le Débonnaire, la première communion de l'enfant Vivien, le retour de Guillaume après la défaite, ses adieux à sa

Romance 3 D 18 Champion 45 19 Mr 19 Kieny
414619

femme Guibour, l'entrée en scène de la petite Aélis à la cour de Laon, etc.

De grands et célèbres travaux ont mis ces épisodes à la portée des lettrés. Nous n'avons donc pas à y insister, toute autorité nous faisant d'ailleurs défaut pour parler de ce beau sujet.

*
* *

Nous demanderons seulement de fournir quelques mots de réponse à une question que de son vivant l'on n'eût pas manqué de poser au poète.

Ces récits ne sont pas écrits en alexandrins, mais en vers décasyllabiques à césure mobile. C'est que, de l'avis du poète, celui-ci était le véritable vers épique français, — étant le plus rapide, le plus mouvant, — le vers même du récit. Poésie épique, c'est poésie récitée, poésie dite et cadencée. Il n'est pas besoin, pour justifier cette opinion, de remonter aux origines, et d'expliquer ici ce que tout le monde sait. Il suffira au lecteur de se laisser aller à la verve narrative de quel-

ques-uns de ces récits pour justifier sans doute le poète ; et pour admettre avec lui que, malgré d'illustres exemples, le vers alexandrin n'est peut-être pas le seul qui convienne à un récit épique français.

Enfin le mètre employé avait pour Paul Delair l'inappréciable avantage de rappeler de plus près celui des trouvères eux-mêmes ; et cela devait séduire la modestie de l'auteur, dont le but n'était pas de composer à l'aide de ces antiques légendes un grand poème épique, mais simplement d'en tirer quelques nobles et émouvants récits, et de rendre accessibles à quiconque en France aime son pays les beautés sublimes qui se cachent souvent dans les interminables longueurs des vieilles Chansons.

Nous n'avons point à ajouter avec quel amour son grand cœur s'était adonné à cette tâche — si l'on peut employer ce mot pour exprimer ce qui n'était pour lui qu'un admirable repos. — Il devait faire davantage, couper ces récits par des intermèdes de ces rondes et chansons locales

dont est rempli le trésor littéraire de nos anciennes provinces. D'autres achèveront ce qu'il a commencé avec — ceci n'est pas du domaine de la critique, et il nous sera permis de le dire — avec une modestie charmante et une inébranlable foi.

LE COURONNEMENT DE LOUIS

LE COURONNEMENT DE LOUIS[1]

Or écoutez cette chanson française,
Et fasse Dieu que l'exemple vous plaise!
Quand Dieu fonda cent royaumes, l'honneur
Fut à la France : ainsi fit le Seigneur!
France eut l'honneur, et Dieu ne créa terre
Qui ne lui fût vassale ou tributaire.
Un homme vint, Charlemagne est son nom,
Et l'oriflamme en fut le gonfanon,
Qui lui conquit Lombardie, Allemagne,
Et Saxe, et fut sept ans pleins en Espagne.
Un siècle il tint l'épée ainsi que roi,
Et fit régner la justice et la loi.

[1] Ce récit est emprunté au « Couronnement de Looys » (vers 28-218).

Quiconque a ceint la couronne de France
La doit porter en hautaine assurance,
Et si félon quelque part lui fait tort,
Qu'il le saisisse, ou pénitent, ou mort;
S'il ne le fait, la France en est honnie.
C'est un faux roi : la geste le renie.

Charles en Aix fit bâtir le Moutier,
Et tout un peuple y mit un siècle entier.
Or la Chapelle, en un siècle construite,
Fut pour le Roi trop basse et trop petite ;
Dieu même alors leva le toit, plus beau
Que n'est le ciel en l'or de son manteau,
Et recula les murs ; et dans sa chaise
Le Roi dès lors pouvant tenir à l'aise,
L'Eglise fut dédiée, et le jour
Qu'on la bénit, Charles y tint sa cour.
Le Roi fleuri tint là sa cour plénière,
Et de son temps la sachant la dernière,
Il fit venir ses Comtes et ses Rois,
Et l'Apostole avec sa sainte Croix,
Et ce qui fut d'abbés en son royaume,

Et de Barons trente mille, — et Guillaume.
Les pauvres gens y vinrent de tout lieu
Chercher justice ; et Charle, au nom de Dieu,
La fit à tous, car c'était sa coutume.
Il n'en est plus en nos temps d'amertume,
Et seuls ont droit, quand ils vont aux puissants,
Ceux qui leur font politesse et présents.

*
* *

Ce jour-là fut jour de longue mémoire !

En sa Chapelle offerte au Dieu de gloire
S'assit le Roi magnifique et pensif ;
Louis auprès se tint, blanc et chétif,
Comme l'enfant qui regarde et s'étonne ;
Et sur l'autel on posa la couronne.

Et sous le Roi qui tient la France étaient
Les autres rois ; trente évêques chantaient ;
Mille encensoirs fumaient, et sous l'étole
La messe fut dite par l'Apostole.
Le verset dit et le répons chanté,

Un clerc alors est au lutrin monté :
— « Peuples, oyez ! Barons chrétiens, je parle,
Dit-il, au nom de celui-ci, de Charle !
« Votre empereur a consumé son temps.
Il a porté heaume et haubert cent ans,
Et sa chair rude en pourrit sous les mailles.
Or, fatigué de marche et de batailles,
La main lui manque à tenir ce pays :
Il s'en excuse, et le cède à son fils ! »

Le clerc se tait ; les peuples applaudissent.
Toutes les mains se tendent et bénissent :
Au sang de Charle ainsi gardant leur foi,
Un étranger ne sera pas leur roi !

Charles se lève alors : Charles appelle
Louis son fils ; en la haute Chapelle
Comme autrefois s'étend sa grande voix ;
Et tout se courbe encor comme autrefois.

— « Louis, mon fils, c'est ici la couronne.
Entends de moi comment je te la donne !

Qui la revêt reçoit le gant de Dieu !
Comme avoué, son gant et son épieu,
Et pour juger, son bâton de justice ;
Qu'il aille donc, pur d'orgueil et de vice ;
Qu'envers le pauvre il s'humilie et soit
Garde et conseil, et qu'il lui fasse droit ;
Qu'au violent il apparaisse comme
Le léopard quand il va manger l'homme,
Et qu'il n'ait pas d'autre pitié ! Beau fils,
Si tu veux être en France ce pays
Justicier ferme et loyal, la couronne
T'en appartient ; prends-la ; je te la donne ;
Mais si tu dois gauchir, feindre ou pécher,
Je te défends, vif ou mort, d'y toucher ! »

Louis frissonne et regarde la terre ;
Et l'on dirait qu'il entend le tonnerre ;
Louis frissonne ; il est pâle et sans voix.

— « Louis mon fils, lève la tête, et vois !
C'est la couronne, et Dieu la fit ta charge ;
Mais qui la porte, il lui faut la main large :

Si tu veux être asile aux morfondus,
Les réchauffer aussitôt qu'entendus,
Et les nourrir et faire blancs de joie ;
Aux bacheliers [1] que pauvres Dieu t'envoie
Donner du tien pour leur être en amour,
Et qu'en prouesse ils le rendent un jour ;
Si tu veux faire honneur à ta noblesse,
Prends la couronne et va ! Je te la laisse !
Mais si tu dois, pour engraisser ton corps
Et dans le coffre accroître tes trésors,
Laisser tout nu ton peuple aux yeux des anges;
Ravir son fief à l'orphelin aux langes,
Ou le denier des veuves arracher,
Louis, mon fils, garde-toi d'approcher ! »

Et l'enfant n'ose ôter ses yeux de terre,
Ni regarder la couronne ou son père.
Charles s'écrie :
— « Entends, Louis, mon fils !
Quand l'Eternel fit soixante pays,

[1] *Bachelier.* Celui qui n'a pas encore reçu l'ordre de la Chevalerie. (Léon Gautier.)

Le plus beau fut cette douce contrée,
Et Dieu la fit suzeraine et sacrée.
Qui donc l'insulte, il a tort contre Dieu.
Sonne ton ban, la bannière au milieu,
Marche au félon, brûle et détruis sa terre,
Et poursuis-le, fuyant et solitaire,
Jusqu'au plus creux de son plus noir vallon,
Et brise-lui la tête du talon !
Quant aux païens, jamais tu ne dois faire
Paix avec eux : c'est la race contraire !
Baron chrétien, si tel est bien ton vœu,
Prends la couronne et glorifions Dieu !
Mais si tu crains lassitude ou souffrance,
A plus grand cœur laisse la grande France ! »

Et l'enfant pâle entendit et trembla.
On aurait dit qu'il fût foudroyé là
Si l'on n'eût vu l'eau couler de sa face ;
Car il n'osait d'un pied bouger de place.

Un grand murmure en est à Dieu monté.
Charles frémit comme un homme insulté,

Frémit, se dresse, et tout à coup demeure,
Et de ses mains tire sa barbe, et pleure :

— « Malheur à toi, vieillard ! tu fus trahi.
Ta sainte femme à l'honneur a failli,
Et quelque rustre a procréé ce lâche !
Certe il n'est pas convenable à la tâche ;
En faire un roi serait honte et péché ;
Qu'il entre au cloître et reste là caché !
Il sera moine ou diacre sans reproches,
Servant la messe et balançant les cloches,
Et nous aurons prébende à lui payer
De peur qu'il n'aille aux portes mendier ! »

Ainsi, tirant sa barbe par poignée,
Pleurait le Roi de colère indignée ;
Toute l'Eglise alentour en grondait,
Et gémissant le peuple répondait.

* * *

Alors se lève entre le baronnage
Hernaut l'Ancien, chef du puissant lignage

Dont fut jadis le traître Ganelon.
Ce Hernaut-là ne fut pas moins félon.

A voix suave, il argumente Charle :

— « Doucement, Sire ; et permets qu'on te parle,
Et t'apaisant, comme le veut raison,
Cherchons ensemble à sauver ta maison !
Messire est jeune, et quoiqu'il soit ta race,
Chétif de corps ; épargnons-lui, de grâce,
Et la couronne et l'épée : il mourrait !
Mais charges-en quelque homme sage, extrait
De geste ancienne, et preux sans artifice ;
Je te ferai, s'il te plaît, cet office ;
Et dans trois ans, si Louis s'est montré
Le fils loyal de Charles l'honoré,
Je lui rendrai son royaume, j'espère,
Plus large encor que ne le fit son père ! »

Le Roi l'écoute et songe, douloureux.
Les barons francs se regardent entre eux.

Un grand bruit monte ; il roule et se prolonge
Haut et colère, autour du Roi qui songe.
Où donc sont-ils, pense Charle attristé,
Ces preux qui l'ont autrefois assisté ?
Morts ; Olivier, Roland, Salomon, Nayme,
Nayme le sage ; Ogier ; Turpin lui-même ;
Morts ; tous sont morts ; et des jours d'autrefois
Pas un témoin ne répond à sa voix ;
Car à trop vivre on n'est plus en ce monde
Qu'un étranger, sans voix qui vous réponde.

Ceux de Hernaut sont puissants et nombreux ;
Il sera roi ; qui prévaudrait contre eux ?

* * *

Or entre tous entend aussi Guillaume,
Et le pont d'or[1] en frémit sous la paume.
Un noir courroux mord le fils d'Aimeri.
A peu ne tient qu'il ne jette son cri,

[1] Le pont d'or (punz) pommeau de l'épée. (Léon Gautier).

Et qu'au Hernaut il ne prenne la tête !
Mais le respect du lieu béni l'arrête,
Et de Jésus qui n'y veut point de sang ;
Et l'acier rentre au fourreau frémissant.
Il rompt la presse, âpre comme la flamme,
Droit à Hernaut, que son lignage acclame,
Marche, terrible ; et du poing, sur le cou,
Abat le traître et l'assomme du coup.

Il roule mort sur les marches bénies.

« — Ainsi fait Dieu paiement des félonies !
Meure ainsi, dit Guillaume, à deshonneur,
Qui prétendra dépouiller son seigneur !
Je ne voulais pourtant, par Dieu le père,
Que l'avertir, s'il songeait à mal faire,
Et qu'au devoir, un peu, le rappeler :
Mais il est mort : il faut s'en consoler. »

Lors, saluant la couronne sauvée,
Il va la prendre, et, vers le ciel levée,
A l'enfant vient, la lui met sur le front :

— « Roi, porte-la ; tes francs la maintiendront !
Qui te trahit, la terre l'engloutisse,
Car seul tu l'as par droit et par justice ! »

Ainsi, dans Aix la sainte et le Moutier,
Ainsi, devant le baronnage altier,
Et devant tous, les fiers et les dociles,
Et les félons, qui se tinrent tranquilles,
Leur chef gisant à terre retourné,
Et devant Dieu, Louis fut couronné.

* * *

Et l'Empereur vit cela plein de joie !
Son fils ayant, pour lui frayer la voie,
Un chevalier de si noble maison
Et si terrible à qui fit trahison.
Et de la dextre, au saint nom de l'Apôtre,
Il les bénit et signa l'un et l'autre.
Alors au peuple on annonça le Roi.
Et des clochers, des tours et du beffroi

On vit sonner d'elles-mêmes les cloches ;
Les vieux priaient, s'entourant de leurs proches ;
Psaumes de gloire emplissaient le saint lieu,
Et les parfums en montaient jusqu'à Dieu.

LA COLÈRE DE GUILLAUME

LA COLÈRE DE GUILLAUME[1]

Cette Chanson est de Guillaume encore !

Au temps nouveau que le lis vient d'éclore,
Que l'oiseau chante, et qu'au profond des breuils
Enamourés bondissent les chevreuils,
Il revenait de la forêt hautaine,
Ayant mené chasse rude et lointaine,
Et trop longtemps musé par les halliers.
Autour de lui quarante bacheliers
Armés d'hier, tous beaux, tous fils de race,
Qu'en sa maison nourrit la Fièrebrace.
Trois mulets vont devant les chiens, troussés

[1] Ce récit est emprunté au « Charroi de Nismes » (vers 15-415). *Troussés*, chargés. (Constans). — Chrestomatie de l'Ancien français. Glossaire. (Vieuveg, éditeur.)

De trois grands cerfs que Guillaume a forcés,
Et le sang vif pleut des blessures fraîches.
A son côté le comte a quatre flèches
Et l'arc au point, d'aubier taillé pour lui,
Et que pas un ne tendrait aujourd'hui.

Voici Guillaume : il rentre de la chasse
Et vers Paris chevauche ; il rentre : il passe
Le petit pont, lorsqu'à lui tout courant
Il voit venir le palatin Bertrand.
— « Neveu, dit-il, d'où venez-vous, beau sire ?
— Vous le saurez, car il faut vous le dire.
C'est du Palais ; et j'y suis trop resté.
L'Empereur est en générosité.
Bourgs et fertés, marches héréditaires,
Il distribue à qui lui plaît ses terres.
Mille, hier nus, s'y trouvent habillés
Et vous et moi sommes seuls oubliés !
Passe pour moi ; j'attends mes preuves faites,
Mais un baron, sire, comme vous êtes !
Qui nuit et jour avez jeûné, veillé
Et pour ce Roi vous êtes travaillé !... »

Guillaume entend ; Guillaume jette un rire :
— « Laissez, Bertrand ; faire est meilleur que dire ;
A mon hôtel portez ma venaison
Et rassemblez tous ceux de ma maison :
Puis qu'on s'équipe ainsi qu'un jour de gloire...
Je vais parler à ce Roi sans mémoire... »

*
* *

Ce fut un noble et redouté baron.
Il va, colère ; il descend le perron,
Monte, et son pas si fièrement résonne
Que pas un là n'entend qui ne frissonne.
Le Roi se lève ; il veut lui faire honneur.
— « Approchez, sire ! Asseyez-vous, seigneur !

— M'asseoir, dit-il. Non, Roi ; non, fils de Charle,
Mais un moment permets que je te parle.
— Cela, baron, ne vous est-il pas dû ?
Parlez au Roi : vous serez entendu.

Lors, à ses dents contenant sa colère :

— « Je t'ai servi, Seigneur, non pour te plaire,
A te flatter, chanter, ni dans ton lit
A te gratter pour t'endormir la nuit ;
Mais en bataille ainsi que gentilhomme.
Et par cent lieux, que depuis on renomme,
J'ai détruit maint et main baron membré [1] ;
Et le péché m'en est au cœur entré,
Car ils étaient, quoiqu'ils fussent, des hommes,
Et les enfants de Dieu, comme nous sommes :
Père des Cieux, mets leurs âmes en paix,
Et sois clément pour qui les a défaits ! »

Guillaume parle ainsi, baigné de larmes.

Et le Roi dit : « Je sais vos belles armes ;
Patientez, bon sire ; quelque jour,
(L'hiver s'en va, le printemps fait retour),
Un de mes pairs à Dieu rendra son âme :
Vous en aurez la terre avec la femme... »

[1] Sage, avisé (memoratum). Constans. (*Loc. cit.*)

Guillaume entend, frémit de rage :

— « Ah Dieu !

Nous croit-il fous pour qu'un mot nous contente ?
Au bachelier combien longue est l'attente,
Et quelle côte il doit gravir, lassé,
Et quel vallon descendre, l'insensé
Qui sur un mort compte pour être riche !
Malheur à moi, serviteur d'un Roi chiche,
Qui n'ai que prendre et qui n'ai que donner !
Il me faudra tout nu m'en retourner.

Et que fera, Sire, cette jeunesse,
Et ces vaillants, venus sur ma promesse,
Qui par les champs suivent mon gonfanon
Quérant la terre et quérant le renom ?
Il faut nourrir mon cheval de bataille
Et je ne sais où trouver grain ni paille.
Roi, n'est-ce pas à perdre la raison ?
Ah ! Je devrais quitter cette maison

Et mes barons me loueraient davantage
Si je portais, plutôt qu'à toi, l'hommage
Au vaillant roi qui m'offrait, hier encor,
Part à sa terre et part à son trésor !
C'est Gaifier, roi de Pouille, riche et sage.
J'eusse épousé sa fille au clair visage,
Et j'aurais pu, tant j'eusse été puissant,
Faire la guerre à qui raille à présent !... »

Le Roi l'entend ; le fol orgueil l'embrase.

— « Suis-je, dit-il, chanoine à tête rase
Et me veut-on dans ma cour défier ?
Sachez que nul, fût-ce le roi Gaifier,
Ne me prendra vassal, qu'il ne l'achète
Ou de l'exil, Guillaume, ou de la tête !

— « Bien, dit Guillaume. A ce prix nous verrons :

C'est trop d'outrage !
Allons-nous-en, barons,
Allons-nous-en, vassaux de mon lignage ;
Certes, ce Roi se fait un baronnage

A bon marché, si c'est tout le profit
Qu'après dix ans reçoit qui le servit !
Il l'apprendra, s'il veut tenir sa charge :
A faire honneur la main doit être large !
Allons-nous-en, reprenons le harnais.
Amis, troussez mes sommiers béarnais
Et vêtissez le haubert et le heaume ;
Tenez-vous prêts, fidèles de Guillaume !
Moi cependant, par Christ en qui j'ai foi,
Je rendrai honte et mémoire à ce Roi ! »

Ainsi s'écrie en colère le Comte.
Sur son foyer, tremblant de rage, il monte,
A l'arc d'aubier s'appuie, et l'arc se rompt,
Et les morceaux en sautent au plafond,
Et du plafond juste devant la face
Du roi Louis sont tombés sur la place ;
Et le Roi crie et se lève à ce coup ;
Mais il n'a pas encore entendu tout.
Veuille ou non veuille, il faut que sous l'outrage
Rentrant la tête, il se plie à l'orage,

Et jusqu'au bout qu'il entende, confus,
L'amer récit des services rendus.

LES REPROCHES DE GUILLAUME AU ROI DE FRANCE

— « Vous n'êtes point chanoine à tête rase !
Mais, failli roi, que trop d'orgueil embrase,
Ne sais-tu pas qu'il s'en est peu fallu !
Tu le serais, si je l'avais voulu !
Quand sur l'autel, en Aix, la ville insigne,
Charles t'offrit, si tu t'en sentais digne,
Le cercle d'or qui lui ceignait le front,
A le saisir tu ne fus pas si prompt !
Tu frissonnas d'angoisse et de suée !
Ton baronnage en fit une huée !
Et tel déjà, te voyant là tombé,
A Saint-Denis te voulait faire abbé,
Ermite aux champs, moine, ou tireur de cloches !
Là fut Hernaut, soutenu de ses proches ;
Il parla tant que, saisis de terreur,
Les Francs ses pairs l'allaient faire empereur !

Qui jeta mort ce traître sur les marches ?
Et devant tous, peuple, abbés, patriarches,
Qui te coiffa ta couronne de roi
Et mit la France en ta main ? Qui, — hors moi ?
Mal t'en souvient, que sans moi tu partages
La terre ancienne et les francs héritages !..... »

Guillaume parle, et tous l'ont entendu.
Et le Roi prie et n'a pas répondu.

— « Louis, Louis, n'as-tu pas de mémoire ?
Lorsque apparut la grande horde noire,
Mores d'Afrique, Arabes, Nubiens,
Qui se leva contre les noirs païens ?
Leur amirant[1] avait sept pieds de taille.
Aux champs romains je lui livrai bataille.
Et, par l'Apôtre ! il n'est pas surprenant
S'il me souvient du choc et du tenant !
Il me chargea d'un tel coup sur le heaume
Que le cristal en sauta dans le chaume.

[1] *Amirant* (*amiralt*). Emir. (L. G.)

Jusqu'à la chair le nasal fut perdu
Et le nez jusqu'aux narines fendu !
La plaie en fut laide à voir — et périsse
Qui recousit si mal la cicatrice ;
Voilà pourquoi tes railleurs m'ont donné
Ce méchant nom de Guillaume au court-né. —
C'est le loyer que j'eus de ma conquête.
Mais le géant le paya de sa tête ! »

Ainsi gonflé de rancune et d'ennui
Il parle : et tout se tait autour de lui.

— « Ah ! tu n'es pas chanoine, et tu t'en vantes !
Mais de tes pleurs et de tes épouvantes
Ressouviens-toi, quand tu fus enfermé
A Saint-Martin de Tours le renommé !
Charle était mort ; ce fut grand incendie ;
Un vassal vint de cette Normandie,
Mère d'orgueil et de rébellion,
Et ce vassal eut fierté de lion :
Richard, — le vieux de Rouen, — fut son père !
Tu n'avais point, — dit-il, — droit à la terre,

Et tes barons t'ayant abandonné,
Tu fus battu, Sire, et découronné.
On lui donna le royaume en baillie,
Et tu t'en fus captif à l'abbaye !

J'étais à Rome alors. Un messager
Vint au moutier où j'allais échanger
L'anneau de noce avec Berthe, ma dame ;
Et je criai : « Mon Seigneur me réclame ! »
Et je rompis les noces et m'en fus :
Et jamais plus nous ne nous sommes vus !
Mais je t'ouvris ton in-pace de moine ;
Je te rendis, Seigneur, ton patrimoine ;
Et le faux roi, dans un champ, hors des tours,
Je l'assommai d'un bâton comme un ours.

« Il m'en faillit mal venir, en Bretagne,
Quand retournant à l'antique montagne
De Saint-Michel, merveille de la mer,
Le vieux Richard y fut, Richard le fier !
Il me tendit une embûche de traître.
Quinze truands, valets dignes du maître,

L'accompagnaient comme meute courant
Et je n'avais que l'épée et Bertrand ;
Mais j'eus service et de l'un et de l'autre,
Et du saint Ange ; et le champ resta nôtre ;
Six étaient morts ; le reste s'envola ;
Et, — le fier duc ! — je l'emmenai de là
Honteux, nu-pieds, sa selle sur l'épaule,
Jusqu'à Paris, où tu l'as dans ta geôle !
Mais cela peu t'importe, en vérité :
Entre tes pairs tu m'as déshérité !

« Ah, roi, Louis l'oublieux, dit Guillaume,
Dis s'il est marche en France, ton royaume,
Où je n'aie eu bataille ou trahisons :
On sait assez ce qu'ont dit les Chansons !

Sept ans pour toi j'ai tenu la campagne.
Rappelle-toi ce Guy, roi d'Allemagne,
Qui nous prit Rome, et se fit, de ses mains,
Malgré le pape et toi, Roi des Romains !
Il te fallut vêtir enfin tes armes

Et fréquenter la guerre et ses alarmes !
L'ost[1] chevaucha jusques au pré Néron.
Là je dressai ton riche pavillon,
Et te voulus servir moi-même à table.
Cygnes et paons, la chair fut délectable ;
Or, à souhait quand vous eûtes mangé,
Je vins à toi te demander congé ;
Tu l'accordas, pensant que j'allais boire
Ou me coucher, car la nuit tombait noire ;
Et demeuras, buvant miels et piments,
Et ne daignas songer aux Allemands :
Eux attendaient, pour jouter de la lance,
Et hors des murs se glissaient en silence !...

Un cri monta, mille et dix mille cris :
Ton sénéchal fut pris, ton portier pris.
Ton pavillon tomba comme une trappe
Et les nefs[2] d'or roulèrent sur la nappe,
Et te plaignais dessous, épouvanté,

[1] L'*ost*. L'armée. (L. G.)
[2] *Nefs*. Les coupes. (L. G.)

Et t'enfuis, comme un pauvre chien fouetté,
D'un tref[1] à l'autre, en m'appelant à l'aide...

Je vis la honte; et j'y portai remède,
(En grand'pitié de te voir si petit!)
Par ce Sauveur, qui jamais ne mentit,
Je n'avais pas été dormir ni boire,
Mais en un breuil, couvert par l'ombre noire,
Un breuil voisin, de pins et de lauriers,
J'avais porté sept cents de mes guerriers.
Quand ces Teutons eurent, jappant de joie,
Jeté l'épieu pour amasser la proie,
Je tombai sus, comme foudre descend,
Et je tuai, jusqu'au jour blanchissant...
Alors parut le sang et la hachie!
Votre écurie en fut fort enrichie,
Car je pris là trois cents comtes de rang
Et de chacun vous eûtes l'auferan[2].
Guy pour me fuir eût donné son royaume!
Je le connus aux perles de son heaume :

[1] *Tref.* Tente. (L. G.)
[2] *Auferan.* Cheval.

Au bord du Tibre il vida les arçons,
Et je le fis manger vif aux poissons!

« Depuis ce temps les guerres sont finies;
Et tu jouis en paix, tu me renies,
Et je vais nu, moi qui t'ai tout donné!
Ah! maudit soit le jour où je suis né!
Car j'ai tranché mille promesses franches,
Et fait pleurer les pauvres mères blanches,
Et le péché m'en est lourd sur le cœur!
Et qu'en ai-je eu, que d'entendre, seigneur,
Quand j'y parais sous cette jaque usée,
Ta jeune cour faire de moi risée?
Mais c'est assez. On ne me dira plus
De tes amis. Trop longtemps je le fus!
On peut ailleurs servir le Dieu de gloire,
Et s'agrandir! Pour ce roi sans mémoire,
Qui là m'écoute et me tient en mépris,
A mon absence il connaîtra mon prix! »

*
* *

Ayant tout dit s'en retournait le Comte.
Au bruit qu'il fit, Louis fut pris de honte.
Il en sua d'angoisse qu'il sentit,
Et se vit seul, comme en Aix, et petit.

— « Vous avez tort, Guillaume Fièrebrace!
Et Dieu là-haut me refuse sa grâce,
S'il ne me reste à pourvoir de châteaux
Soixante au moins de vos pairs les plus hauts!

— Roi, je n'ai pas tant de pairs, dit Guillaume.
Je ne m'en sais qu'un seul en ton royaume,
C'est toi, seigneur, fils de Charles, sacré
En Aix la Sainte, et mon sire honoré!
Mais sur le pré conduis les soixante autres,
Et de l'aurore au soir — par les Apôtres! —
Je te les rends mâtés, jeunes et vieux,
Sire, — et viens-y toi-même, si tu veux!

Louis l'entend, se fait sage, et veut plaire :

— Noble baron, vous êtes en colère...

— Comme ont été mes aïeux devant moi !
Ainsi va-t-il de qui sert mauvais roi.
Et cependant, ces antiques rancunes,
Pour te servir, me souvient-il d'aucunes?

— Noble baron, vous fûtes mon garant.
Nul en ma cour à mes yeux n'est si grand,
Et volontiers je vous rends témoignage.
Vous êtes né d'un glorieux lignage !
Or approchez. Je vous fais un présent.
C'est la comté de Foulques le Puissant ;
Le comte laisse une fille ; elle est belle ;
Epousez-la.

— Sa comté pas plus qu'elle !
Roi, me prends-tu, — dit-il — pour un marmot
Que l'on distrait d'un hochet et d'un mot?

Le fief de Foulque, appauvri par les guerres,
Est de gens vide et tout en maigres terres;
Ce n'est pas là de quoi nourrir un preux.
Sire, offrez-moi quelque chose de mieux.

Un peu de temps Louis penche la tête :
— Soit fait, baron, selon votre requête.
Prenez le fief d'Auberi le Bourgoing;
Noble est la veuve et la terre en bon point.
Vous aurez là trois mille fils de race
Pour vous servir.

— Seigneur, je vous rends grâce!
Le vieux Bourgoing laisse un fils déjà grand
Qui maintiendra le fief en baron franc.
Grave et bien fait, c'est Robert qu'on le nomme.
N'enlevez point sa terre à ce jeune homme.

— Sire Guillaume, il n'y faut plus songer,
Mais j'ai le fief du marquis Bérenger
Qui vaut le double et que ne sert point d'homme,
Car le marquis n'eut qu'un fils, — qu'on le nomme

Bernard ou Jean! — qui ne peut fief régir,
Etant encore aux langes à vagir.

Guillaume entend; une rougeur lui monte :
— Ecoutez tous, — crie indigné le Comte —
Francs chevaliers, écoutez quel paiement
Louis réserve à qui sert loyaument!
Ce Bérenger, de fortune petite,
Tua jadis un comte et prit la fuite!
Il vint à Charle, empereur droiturier,
Qui l'accueillit sur son air de guerrier.
A son service il gagna terre et femme.
Et quand à Dieu l'empereur rendit l'âme
Soutint Louis, par droit et par amour,
Et lui donna jusqu'à son dernier jour.
Ce fut pendant que Guy nous fit la guerre.
La haine est grande; on ne s'épargna guère,
Et Louis fut hors des arçons jeté.
Jamais en selle il ne fût remonté
Sans Bérenger, qui le vit en détresse.
Il se rua, comme fait dans la presse
Le sanglier quand il découd les chiens,

Et fit du champ au milieu des païens.
Alors, sautant du dextrier rapide :
« — Montez, dit-il, seigneur, et Dieu vous guide !
Je couvrirai la retraite ; — » et monta.
Et Bérenger parmi les chiens resta ;
Et sans pouvoir l'assister de l'épée
Nous avons vu choir sa tête coupée.

« Roi, c'est ainsi que mourut ce martyr !

« Or, il laissait sa femme au départir
Grosse d'un fils. Il est encore aux langes,
Frêle petit sans aide, et rit aux anges.
Et Bérenger, comme au père, est son nom.
Or c'est son fief qu'on m'offre ! Je dis : Non
Et je suis aise aussi bien qu'on en parle ;
Et je préviens l'empereur, fils de Charle,
Et ses barons de Frise et Bénévent
Que je me fais tuteur de cet enfant.
Qui touchera sa terre, je me fâche,
Et je prendrai la tête de ce lâche.

Puisque Louis méconnaît père et fils,
Je prends sur moi la dette de Louis! »

Quand il l'entend parler de cette sorte,
Le Roi frémit de douleur et s'emporte :
— « Sire Guillaume, alors, — dit-il — prenez,
Prenez, seigneur, la France, et la tenez !
Ou, s'il vous plaît m'en laisser l'héritage,
Prenez le quart, seigneur, ou davantage.
Prenez le quart des villes, des marchés,
Et des moutiers et des archevêchés ;
Prenez les tours avec leur baronage,
Prenez sergents, vassaux de franc lignage,
Et les vilains qui vont en guerre à pied.
Prenez, baron, des dames, comme il sied,
Et des enfants la tutelle et la veille.
J'ai mon étable et c'est une merveille :
Vous en prendrez le quart ; prenez encor,
Prenez, baron, le quart de mon trésor.
Je puis charger du mien qui je désire,
Faites la part vous-même, et prenez, sire.

— Roi, que dis-tu? Te dépouiller du tien
Et démembrer le pays très chrétien!. ...
Je ferais donc ce que faisaient ces traîtres
Morts de ma main sans larmes et sans prêtres!...
Non! Tes barons chuchoteraient entre eux :
« Le voyez-vous, ce marquis orgueilleux?
« Comme il a su, le dévoué Guillaume,
« Tirer à soi le meilleur du royaume!
» Et le bon roi n'a maille ni denier. »
Roi, je serais de tes francs le dernier.
Garde la France et veille à qui la touche.
Je ne prends point de morceaux dans ta bouche. »

Et le Roi dit : « Alors, que te donner?
Je ne sais plus, baron, qu'imaginer!
Si tu ne veux rien de ce qu'on propose,
Parle à ton tour ; demande quelque chose! »

Guillaume entend, part de rire : « Seigneur!
Laissons cela. Ce jour n'est pas donneur.
Mais il se peut qu'il s'en lève quelque autre
Où, pour avoir cette main dans la vôtre,

Vous trouverez des marches à foison,
Que vous pourrez donner sans trahison ! »

Et de colère encor riant, farouche,
Le marquis fier, issu de noble souche,
Tourne le dos à Louis atterré,
Passe la salle et descend le degré.

GUILLAUME S'APAISE

GUILLAUME S'APAISE[1]

A larges pas, le visage froncé,
Ainsi s'en va Guillaume courroucé,
Quand sous l'acier venant à sa rencontre
Son baronnage étincelant se montre,
Et l'entourant tous ont jeté son cri :
Guillaume entend, son cœur en a souri.
Cette mesnie[2] autour de lui groupée,
Que n'ira-t-il conquérir de l'épée ?
— « Oncle, avez-vous vu le Roi ? dit Bertrand.
— Certe, et de rage il en est là pleurant.
Tant de jactance enfin sera punie.
Je ne suis plus son homme, et le renie.

[1] Ce récit est emprunté au « Charroi de Nismes » (vers 418-594).

[2] *Mesnie.* — Famille, maison, suite d'un prince ou d'un noble. (L. G.)

— Oncle, ce sont merveilles que j'entends !
On vous nomma loyal en d'autres temps.
Or voulez-vous perdre ce nom, Guillaume,
Et menacer le très chrétien royaume ?
— Que faire donc ? répond le Comte. Hé quoi !
J'aurai dix ans servi ce mauvais Roi
Sans y gagner pour fief ou récompense
Un œuf pelé ! c'est bien. Mais qu'il y pense !
Par cette main la couronne est à lui.
Qui la donna peut l'ôter aujourd'hui.
— Oncle, est-ce là parler en homme sage ?
Ah ! j'eus de vous un autre apprentissage !
A son seigneur, qu'il ait droit, qu'il ait tort,
Un baron doit aide jusqu'à la mort.
Ses ennemis, il les chasse sans trêve,
Et ses amis, les garde et les élève.
Ainsi cent ans a fait notre maison. »

Guillaume en pleurs dit : « Vous avez raison.

— Vous dites vrai, reprend le noble Comte.
Loyauté seule en prix devant Dieu monte,

Dieu, qui là haut nous a tous à juger ;
Et de seigneur je ne veux pas changer.
Mais que ferais-je, ayant là de sa bouche
Refusé terre ou ferté qui le touche?

— Si vous avez, bel oncle, refusé
Tout, tour à tour, ce qu'il a proposé,
C'est donc à vous : demandez quelque chose !
Oncle, écoutez. Parlant en chambre close
Vous m'avez dit jadis : « J'ai fait un vœu.
« C'est de reprendre aux ennemis de Dieu
« Nîme, où le roi des païens a son trône,
« La belle Orange, Arle où stagne le Rhône,
« Et tous ces ports d'Espagne qu'autrefois
« Charles le Grand conquit sur les sept rois. »
Tenez le vœu ; marchez au roi sur l'heure ;
Vous n'aurez point d'occasion meilleure ;
Demandez-lui ces fiefs à conquérir ;
Il vous les peut donner sans s'appauvrir. »

Guillaume entend : « J'y pensais, par Marie ! »

Son cœur s'éclaire, il s'apaise, il s'écrie :

— « L'heure fut bonne où tu naquis, neveu !
Je te voulais reparler de ce vœu ;
Puisqu'il te plaît, voyons le roi sur l'heure ;
Il ne s'en peut rencontrer de meilleure. »

Et tous les deux se prenant par la main
Vers le palais se mettent en chemin.

COMMENT LOUIS DONNA L'ESPAGNE A REGRET

Au roi Louis, sans fiel et sans outrance,
Guillaume parle :

— Ecoutez, Roi de France,
Quel est le don que je viens requérir.
Vous le ferez sans vous en appauvrir,
Et tous les deux en pourrons tirer gloire.

— Dieu soit loué qui vous rend la mémoire,
Beau sire comte ! Il vous sera donné,
Car il n'est fief que vous n'ayez gagné.

— Or, voici donc ce que Dieu me rappelle !
Je revenais de l'antique chapelle
Où ce baron Saint-Gille est honoré ;
En un château, le soir tombant, j'entrai,
Demandant gîte, et je me fis connaître.
Et bien qu'au lit gisant blessé, le maître
Voulut que j'eusse accueil en sa maison
Et mon Baucent[1] l'orge fraîche à foison.
J'eus de la dame à souper compagnie,
Seule, et moi seul, et nul de la mesnie.
Quand ce fut fait de manger, pour la nuit
Elle me fit monter en un réduit
Où devant Dieu brûlait une lumière.
Lors, sans parler, se tenant sur la pierre,
Elle embrassa mes genoux, et pleura.
— « Au nom de Dieu qui nous tous jugera,
Que voulez-vous ? » — « Merci de vous, beau sire,
Pour cette terre et le sang du martyre,
Et pour ce peuple abattu sous les coups,
Et qui n'attend de salut que de vous. »

[1] *Baucent.* Le cheval de Guillaume.

Et de la main, par la fenêtre ouverte,
Elle montra la campagne déserte,
Et tout à coup sous les cieux allumés
Je vis brûler plus de cent bourgs fermés,
Tomber les tours, cloches et clochers fondre ;
Et dans les vents les cendres se confondre,
Et le nuage en monter cacher Dieu.
Je vis jeter les orphelins au feu,
Et tenailler aux femmes les mamelles.
Alors, jetant maintes larmes cruelles
Et la pitié me resserrant le cœur,
Je fis serment par Dieu juste et vainqueur
Et par la croix du sang de Dieu vermeille,
Et par Saint-Gille où je priais la veille,
Qu'à jour prochain, par la vertu du fer,
Je tirerais ce peuple de l'enfer.
Je le jurai dans les mains de la dame,
Et m'en revins gardant la plaie à l'âme. »

« Sire, entendez ! le temps en est venu.
Car ce serment, si je ne l'ai tenu,

C'est que pour vous j'ai mené rude guerre !
Or à présent donnez-moi cette terre,
Et je l'irai saisir sur ces démons.
C'est la Provence, assise au pied des monts ;
En Aliscamps, cette Orange, et la rive
Où, bruyant, court le Rhône, où croît l'olive ;
Donnez-moi Nîme, et l'Espagne, et ses ports ;
J'aurai la terre, et vous, Roi, les trésors. »

Louis répond : « Que Dieu me soit en aide !
La terre étrange [1], on veut que je la cède,
Et de la mienne on en a fait mépris !
Vous demandez, certes, cités de prix,
Guillaume ; mais comment les donnerais-je ?
Car en chacune un roi redouté siège,
Tibaut l'Arabe, Otrant ou Déramé.
Cherchez en France, en ce pays aimé.

— Roi, que dis-tu ? La grande Espagne est tienne,
Comme Arle ou Nîme, étant terre chrétienne.
Donne-les donc et n'en prends pas souci. »

[1] Étrangère.

Mais Louis, pris d'angoisse : « Ah ! c'est ici
Grande entreprise, entendez-le, Guillaume,
Et qui pourra coûter à ce royaume
Mainte bataille avant d'être en bon point.

— Sire Louis, ne vous alarmez point.
J'irai par ruse, en connaissant plus d'une,
Et par la nuit, qu'éclaire ou non la lune.
J'appellerai les pauvres bacheliers,
Et les errants sans cape et sans souliers,
Et qui voudra sur la mauvaise engeance
Faire fortune et gagner indulgence !
Ce fief, Seigneur, vous aura coûté peu,
Et vous aurez accru celui de Dieu.
Donne-moi donc ces fertés non vaincues,
Nîmes la forte, Orange aux tours aiguës,
Et cette Espagne et ces ports qu'autrefois
Ton père avait conquis sur les sept Rois ! »

Louis reprend : « Par Saint Pierre de Rome !
Tout ce pays tenu par un seul homme !

Écoutez-moi, sire baron. Mieux vaut
Gouverner Chartre et les fiefs de Tibaut.
Acceptez-les, baron, je vous les donne,
Et m'aidez, Sire, à porter ma couronne.

— Garde pour toi Chartre et ses fiefs ; l'honneur
En est trop grand pour tout autre, seigneur.
Je ne veux point t'amoindrir, Roi. Mais cède
Nîme et l'Espagne, et je t'en devrai l'aide.
Ou près ou loin je suis ton chevalier.

— Vous aurez guerre et labeur journalier
Et maintes fois, pour vous tirer de peine,
Réclamerez mon aide suzeraine.

Guillaume dit : « Laissons aller le temps.
Je ne veux rien qu'un secours en sept ans. »

Louis soupire ; il pressent en son âme
De longs travaux, mainte contrée en flamme,
Et chrétienté mise entière en péril ;
Mais Guillaume a parlé. Que ferait-il ?

— Or donc, tenez le Rhône et sa campagne,
Dit l'empereur. Tenez la grande Espagne,
Sire baron ; par ce gant prenez-la
Jusqu'aux pays que mon père brûla !
Et Dieu vous soit garant de la conquête ! »

Le fier marquis, saluant de la tête,
Plie un genou, prend le gant et l'honneur,
Et gravement répond : « Merci, seigneur. »

PRISE D'ORANGE

CONQUÊTE DE LA BELLE ORABLE

PRISE D'ORANGE[1]

LA BELLE ORABLE

Il a conquis, par ruse et par vigueur,
Nîmes l'antique ; il a chassé, vainqueur,
Jusqu'à la mer, les tribus sarrasines,
Et tout l'hiver construit tours et machines
Pour que sa ville, unique sous le ciel,
Brave en tout temps le peuple criminel :
Mais l'hiver passe : on n'en a point nouvelles ;
Et voici mai ; l'eau court sur les gravelles,
Gaie et brillante ; au ciel couleur d'été
Le matin rit ; la calandre a chanté.

Ecoutez comme il entra dans Orange ;
Comme il conquit la dame de louange,

[1] Ce récit est emprunté à « la Prise d'Orange », *passim*.

Orable, belle et sage, son amour,
Qui fut sa femme et s'appela Guibour.
Avant qu'il l'eût faite chrétienne, certe,
Mainte douleur y fut par lui soufferte,
Maint jeûne amer et maint sanglant assaut,
Et c'est payer Guibour ce qu'elle vaut.

Il s'est levé matin, la messe ouïe,
Au palais monte, aux fenêtres s'appuie,
Et loin regarde et voit les prés fleurir,
La rose éclore et l'eau vive accourir.
Le merle chante : il l'entend dans les roses.
Alors lui vient de mainte et mainte choses
Douce mémoire, et comment au pays,
En France, au temps des vergers refleuris,
Les dames vont y mener leurs caroles
Et des jongleurs écouter les violes.

— Mes beaux neveux, Guibelin et Bertrand,
Lorsqu'en ce lieu nous vînmes conquérant,
Dit le baron, ce fut à l'étourdie !
Car nous avons gens à mine hardie,

Forts dextriers, bons heaumes, bons hauberts
Et bons écus de cuir et d'or couverts ;
Et nous pouvons cent ans ici combattre !
Mais nous n'avons pour en mai nous ébattre
Jongleurs ni fous, ni harpeurs aux doux sons,
Ni dames, pour caroler aux chansons !
Que Dieu châtie et de la lance perce
Ces Sarrasins, race lâche et perverse,
Qui si longtemps nous laissent en repos !
Nous sommes tels qu'hommes en chartre clos.
Et tout ébat nous manque. Je m'ennuie ;
Et d'un baron cela n'est pas la vie. »
Il parle ainsi. — Qu'il patiente ! Avant
Que le soleil se couche dans le vent,
Il lui viendra des Sarrasins nouvelles.

*
* *

En cette Nîme où les tours sont si belles,
Se tient Guillaume, aux fenêtres assis ;
Et ses neveux qu'il aime comme fils,
Et leurs barons que le temps met en joie,

Vêtus de vair et d'hermine et de soie
S'ébattent dans la plaine, et tout reluit.
Et d'Orient, où le Rhône bruit,
Il voit venir un misérable, pâle
Et demi-nu, maigre, flétri de hâle,
Qui tel qu'un loup va le poil hérissé.

— Qu'est celui-ci qu'on dirait insensé?
Certes il a passé male aventure !
Mais nous devons aide à la créature.
Allez, seigneurs, et lui prenez la main,
Et le menez premièrement au bain,
Puis l'habillez de vêtements insignes
Et le servez de piments et de cygnes !
Qu'il vienne ensuite ! Assurément je vais
Tenir de lui nouvelles des mauvais,
Car il nous vient de leur terre, et peut-être
C'est un captif, et Tibaut fut son maître. »

Ainsi Guillaume ; et bientôt devant lui
Est amené l'esclave réjoui.

* * *

— Que le Seigneur qui fit blés et vendange
Et par qui vont et parlent l'homme et l'ange,
Vous sauve et gard', franc marquis au court-nez,
Et les vaillants sous vos couleurs menés ! »

— Que Dieu te gard' beau frère ! à présent, parle.
Ton nom ? Qu'es-tu ? Viens-tu d'Orange ou d'Arle ?
Dis sans mentir, comme baron courtois.

— J'ai nom Gilbert, de ce pays d'Artois.
Thierry mon père y fut comte et prudhomme,
Et j'ai fait guerre avec toi devant Rome.
Ces Sarrasins m'ont pris sous un couvert
Et fait esclave ; et j'ai sept ans souffert
En cette Orange, une cité vermeille,
Qui n'a pas d'Arle au Jourdain sa pareille.
C'est là que siège Aragon, roi puissant.
Là, comme rose à l'épine naissant,

Règne sa sœur aussi, la belle Orable.
Et là, sept ans, j'ai peiné, misérable,
Chaque matin de verges déchiré,
Tant qu'à Dieu plût que je sois délivré. »

Guillaume songe.

— « Ami, dit-il, beau frère,
Maudite soit la race à Dieu contraire !
Mais parle : Orange est-elle en vérité
Un bourg si fier que tu nous l'as conté ?

— Meilleur encor ! c'est Griffon d'Aumarie
Qui cimenta ses tours de seigneurie.
Il n'est palais si hautement fermé.
Aussi l'a-t-on Gloriette nommé.
Au verger règne avril toute l'année.
L'herbe y répand sa douce halenée
Toute de rose et de sucre et d'encens,
Et l'air est plein de chants d'oiseau passants.
Là sous le pin je vis la belle Orable...
On dit de toi chez sa gent mainte fable,

Elle en voulut savoir la vérité.
Et quand j'eus dit tes gestes, et conté
Comment, seigneur, on peut te reconnaître,
Elle me dit : — « Va retrouver ton maître,
Ce fier Guillaume, il est à Nîmes, pars ;
Tu le verras songeant à ses remparts,
Et lui diras ce conte ; et, parfois, prie
Pour moi ton Christ et sa mère Marie ! —

Guillaume songe :

— « Ami, dit le marquis,
Tu parles là d'une cité de prix. »

— Oui, dit Gilbert, seigneur, et d'une reine
Plus riche encore ! Elle a voix de sirène,
Taille effilée et d'or fin les cheveux,
Et de faucon, clairs et riants, les yeux.
Il n'est pucelle au monde comparable !
Quelle chrétienne eût été dame Orable !
Car elle est chaste, et, dit-on, connaîtrait
Sainte Marie, et la prie en secret.

Mais mainte larme avant sera versée.
Au vieux Tibaut la dame est fiancée,
Tibaut, le vieux d'Afrique, — et ce roi fier
L'emmènera... loin derrière la mer ! »

Ainsi Gilbert.

Et Guillaume s'écrie :
— « Il ira seul, par Dieu fils de Marie ;
Et que je sois pour lâche réputé
Si je ne prends la dame et la cité !
Ami, tu m'as dit si haute louange
De cette belle et de ses tours d'Orange,
Que le désir m'en a blessé le cœur !
Je les aurai, par ruse ou par vigueur.
Orable s'est de nous inquiétée ;
C'est bien le moins qu'elle en soit visitée ;
Et je ne veux manger pain de froment
Ni boire vin allumé de piment
Que je ne voie Orange et Gloriette
Et celle-là qui de moi s'inquiète ! »

Bertrand s'effraie : « Êtes-vous hors de sens,
Oncle ? Il n'est roi ni barons si puissants
Que cette Orange en ses tours ne s'en raille.
Espérez-vous en percer la muraille
Avec la lance, ou passer par-dessus
Avec Baucent ?

— « Non, par le roi Jésus !
Mais j'irai, sans le cheval ni la lance,
En esclavine, et j'aurai la semblance
D'un marchand turc, car j'en sais le latin ;
Et j'y vendrai marchandise et butin.
Gilbert, ami, tu seras là mon guide
Jusqu'au verger, sous le pin où réside
La reine Orable au regard de faucon. »

— Oncle, entendez ! l'habit ni le jargon
A vous cacher ne pourront là suffire.
Vous vous ferez connaître à votre rire
Comme à ce coup, par le géant donné,
Qui vous a fait appeler le Court-né.
Vous serez pris, jeté dans quelque abîme,

Et vous mourrez, comme pauvre victime,
Par les serpents et les crapauds mangé. »

— Sainte Marie y pourvoira ! mais j'ai
Fait un serment : je sauverai mon âme.
Orable est belle : elle sera ma femme.
Pour cette épouse, un Franc peut à bon droit
Souffrir aux champs le soleil et le froid,
Et les crapauds habitants de l'abîme !
Allons, Bertrand, tu me garderas Nîme,
Et tiens-toi prêt, si quelque messager
Te vient de moi que je sois en danger.
Toi, Guibelin, me suivras en Orange.
Espoir me rit ; par la Vierge et par l'Ange !
Et nous aurons pour mes vergers fleuris
Dame courtoise et pucelles de prix !

En Gloriette, en ce palais cintré,
Sous la tour blanche où luit l'aigle doré,
En ce verger fleurant comme une rose,

Orable sied sous le pin, et repose.
Un paile [1] riche est à son sein lacé.
Elle est assise, elle a le front baissé ;
Son fou, devant, chante fable nouvelle,
Et Rosiane auprès, sa demoiselle,
L'évente avec un éventail d'argent.
L'arbre au-dessus, verdoyant et changeant,
Laisse une fleur tomber, large et fleurie,
Comme on n'en voit qu'en l'Inde ou la Syrie.

Sous l'arbre sied Orable. Elle a laissé
A la chanson du fou son front baissé,
Et s'endort presque au parfum qui respire ;
Car la chanson qui lui plairait à dire
C'est de Guillaume, et de tant de pays
Par ce baron délivrés ou conquis ;
C'est du guerrier que hait sa folle race ;
Elle le voit ; son cœur en suit la trace,
Voici deux yeux qui dans son rêve ont lui :
Elle tressaille, elle croit que c'est lui,

[1] *Paile.* Étoffe de soie (*Pallium*). (Constans, *loc. cit.*)

Et sous le pin la voici qui s'éveille.

C'est Aragon.

Devant sa sœur vermeille,
C'est le roi noir qui parle, souriant :
— « Quoi ! vous dormez, dit-il, quand d'Orient
Nous est venu marchand si magnifique,
Par Mahomet ! qu'on dirait qu'il trafique
Avec tous les trésors de Salomon !
Il a l'encens, la myrrhe et l'amomon,
Tous les tissus de soie, et mainte pierre
Où gît le feu, la mer ou la lumière !
Voyez plutôt. »
Elle voit le marchand,
Et c'est le teint et l'habit d'un méchant,
Mais les yeux sont les deux yeux de son rêve.
Il la salue. Elle à demi se lève,
Comme courtoise, et lui dit : « Seyez-vous ».

— « Le Dieu vous garde en qui nous croyons tous ! »
Dit-il joyeux, prenant place auprès d'elle.
Sur les tapis et sur la fleur nouvelle

Il fait verser tout un butin de roi.
Elle se penche, admire — et ne sait quoi,
Distraite, — et c'est lui seul qu'elle regarde...

Aragon rit du choix qu'elle retarde,
Et sur le banc près de la Dame assis
Guillaume dit : « C'est ici Paradis ! »
Et Guibelin, comme lui tremblant d'aise,
Voit Rosiane, et songe qu'il la baise,
Et, plus léger que les oiseaux chantants,
Dit : « Je voudrais ici vivre cent ans ! »

Mais la nuit tombe, et la nappe est servie,
Et dame Orable à souper les convie.

C'est dans la salle aux murs peints à lions,
Où l'escarboucle épand feux et rayons ;
La table est vaste et de nefs d'or chargée ;
Cygnes et paons fument à la rangée,

Et le claret coule, et les forts piments ;
Et, mariés, chantent les instruments.

Guillaume sied près d'Orable, et de joie
Son cœur vaillant par les yeux lui flamboie.
Et se voyant parmi ces chiens venu,
Et qu'ils ne l'ont empêché ni connu,
Qu'il la regarde à son aise et l'admire,
Le sang lui mue : il éclate de rire !

Guillaume eut tort de rire : on l'entendit.

Un mendiant fut là, vieux chien maudit
Qui fit jadis la guerre en maint royaume,
Et connut bien le rire de Guillaume.
Il en frémit et frappe du bâton.
Hochant la tête, il appelle Aragon :

— « Tu sais donner des festins qu'on louange,
Mais ne sais pas te garder, roi d'Orange ;
Ton ennemi, ce Guillaume, est céans. » —

Aragon rit : — « Vieillard, tu perds le sens ;
Fais-toi donner du vin et va-t-en boire ! »

— Roi, je suis vieux ; mais j'ai saine mémoire ;
Guillaume ainsi riait, maître du champ,
C'est lui qui vient de rire !

— Ce marchand !
Dit Aragon. Mais qui donc ouït dire
Qu'on reconnut jamais les gens au rire ?

— Mène-moi donc près de l'homme. Mes yeux
A voir ses traits le reconnaîtront mieux. »

Quand il est près de Guillaume, il frissonne :
— Voici, voici la blessure ! Personne,
Sans en mourir, n'eût subi de tels coups !
C'est le court-nez ! c'est Guillaume ! Armez-vous ! »

Et le païen s'enfuit (comme naguère,
Quand il voyait le court-nez à la guerre).

* * *

Guillaume eut tort de rire : il est trahi.

Autour bondit la huée et le cri :
Mais il n'aura chaîne aux deux poings ferrée
Qu'il n'ait d'abord fait carnage et curée !
Avec la coupe en vieil or de mangon
Il a fendu la tête d'Aragon :
« Montjoie ! » il crie ; et son bras redoutable
Entre eux et lui met les bancs et la table
Et fait voler nefs d'argent et nefs d'or,
Et les assomme, et tue, et tue encor !
Déjà la salle en est de sang trempée.
Il ferait mieux s'il avait son épée ;
Mais le landier qu'en l'âtre il a saisi
Besognera terriblement aussi.
Les deux barons font comme ils le voient faire.
Orable admire : « O Dieu, glorieux Père !
Garde ceux-ci de chartre et de tombeau :
Je ne vis rien jamais qui fût si beau ! »

* * *

Mais à quoi bon ? Tout un camp les assiège.
Ils font ainsi que lions pris au piège ;
Mais quoi ! pour un qui tombe, il en vient cent !
Ils ont tenu jusques au jour naissant.
Au jour naissant, comme sous l'eau qui monte
Les hauts rochers disparaissent, le Comte
Gît sous le nombre, accablé plus que las.
Et les voici tous les trois dans les lacs.
On les descend tous trois en chartre obscure
Où sur eux court des serpents la piqûre,
Et c'est le le vieux Tibaut qui les fera
Martyriser comme il lui sourira.

Guillaume ainsi gît dans le noir abîme.
Comme Bertrand l'avait prédit à Nîme,
Le basilic y grouille et le crapaud.
Comme au sépulcre on y descend d'en haut,
Et des parvis suinte l'eau ténébreuse ;
Les trois chrétiens gisent dans l'ombre affreuse,

Enflés déjà de venin, et bâillant.
Et Guibelin à Guillaume, raillant :
— « Que dites-vous, bel oncle, de l'auberge ?
Vous vouliez voir cette Orable encor vierge ;
Béni soit Dieu qui vous a satisfait !
Or pressez-la dans vos bras à souhait,
Cherchez sa lèvre et goûtez votre joie
Autant de jours que Dieu vous en envoie !
Ah ! le baiser coûtera cher, seigneur !
Il faut ici mourir à déshonneur
Loin de nos gens et loin de douce France,
Et ce pays y perdra sa défense ! »

Guillaume dit : « Taisez-vous, beau neveu,
Car aucun n'est hors du regard de Dieu. »

L'espoir encor tient Guillaume en haleine.
Orable a fait envelopper de laine
Leurs fers, voulant qu'ils ne les blessent pas.
Quand ils seraient ensevelis plus bas,
Elle saura, si Dieu le lui conseille,
Les rendre au jour qui là-haut tout éveille.

Ainsi Guillaume attend sous le fossé.
Quand à la voûte une pierre a glissé :
Et dame Orable apparaît qui se penche,
Et de clarté la chartre est toute blanche.
Guillaume en pleure : il parle :

— « Au nom de Dieu,
Que venez-vous faire en l'horrible lieu
Où nous souffrons pour votre amour, Madame ?
Sainte pitié sied bien à cœur de femme,
Mais vous croyez à d'autres saints que nous. »

— « Sire, écoutez ! Même Dieu nous voit tous.
Vous savez quel mari l'on veut que j'aime ;
J'aimerais mieux cette chartre elle-même !
Or, au verger remuant mon souci,
J'eus en dormant cette vision-ci :
D'un bosquet vint une Dame plus belle
Que lys en fleur à la saison nouvelle,
Et sa couronne était d'or précieux,
Où s'enchâssaient mille étoiles des cieux.

Elle me dit à voix très douce : « Dame,
Pourquoi pleurer ? Prends confort en ton âme !
Tu seras femme un jour d'un franc baron,
Le plus vaillant d'ici le Pré Néron.
Tu recevras de sa main le baptême,
Pour son amour souffriras peine extrême,
Et t'en iras martyre en paradis,
Et porteras couronne de haut prix. »
La Dame étant à ces mots envolée,
Je m'éveillai sous le pin, consolée.....
Or êtes vous celui qui doit venir ? »

— Dame, dit-il, Dieu vous puisse bénir !
Je suis Guillaume. Aussi vrai que j'existe,
Pour votre amour je vins en ce lieu triste,
Et je n'aurai, si j'en vois un plus doux,
Pas d'autre épouse et d'autre amour que vous.
Jamais de moi parole n'est périe. »

La dame rend grâce à sainte Marie.
Orable entend : elle rend grâce à Dieu.

Et de Guillaume elle reçoit le vœu.
Puis, en sa chaise à trois cordes pendue,
Les femmes l'ont au caveau descendue.

Là, tendrement, elle va déferrer
Les trois chrétiens, sur leurs têtes pleurer,
Et les refait tirer vers la lumière
L'un après l'autre, et monte la dernière.
Puis en sa chambre elle les fait baigner ;
La noire plaie a fini de saigner,
Et du venin tombe l'affreuse enflure.
Les dames ont lavé leur chevelure,
Et dépouillant de Tibaut le trésor
Les ont vêtus de bliauts lacés d'or.
En vrais barons les chrétiens resplendissent,
Et de fierté leurs cœurs se renhardissent.
Orable sait, pour fuir sitôt la nuit,
Une poterne : au fleuve elle conduit ;
Mais tard pour eux viendra la nuit sereine ;
Et Dieu n'a pas si tôt fini leur peine.

* * *

Il resplendit, Guillaume, en vrai baron ;
Et nul n'est tel d'ici le pré Néron ;
Orable auprès de lui rit et l'admire ;
Et lui ne peut qu'admirer et que rire.

Maudite soit de Marie et des saints
Celle qui fit échouer leurs desseins !
C'est celle-là, que leur amour ennuie,
Qui dans les bras de Guibelin l'envie,
C'est Rosiane. —

Aragon n'est pas mort,
Elle le sait ; sans rien dire, elle sort,
Et chez le roi va dénoncer sa dame.
Il en frémit, sur l'oreiller s'enflamme,
Veut sans délai faire assaillir la tour :
Même sa sœur paiera cher cet amour !

Mais Gilbert voit venir l'ost exécrable :
Il crie : « A l'aide ! et trahison ! » Orable
L'entend, accourt, et fait lever les ponts
Et retentir les portes sur leurs gonds.
La bergerie est fermée et barrée ;
On en aura malaisément l'entrée,
Guillaume étant le garde et le berger :
Mais que Dieu veuille à ses enfants songer !
Longtemps sans doute ils ne pourront attendre ;
Car ils n'ont pain ni chair, salée ou tendre,
Et ne pourront non plus quitter la tour !

Ces Sarrasins déjà campent autour,
Tendent les arcs et bandent les machines ;
La nuit descend, mais dix mille résines
Autour des murs s'allument à la fois,
Et le roi fait brasser le feu grégeois

Voici le jour, et Nîme, et ses tourelles,
Où Bertrand monte, inquiet de nouvelles.
Depuis qu'en fou Guillaume s'en alla,
Chaque matin Bertrand est monté là.
Lui, ni les siens, qui veillent aux murailles,
N'ont dépouillé le vêtement de mailles ;
Et leurs regards, sitôt que le jour luit,
Vont du côté que le Rhône bruit...

— Las ! dit Bertrand, mon oncle a fait folie !
Peut-être auprès d'Orable il nous oublie,
Ou bien languit en chartre, n'espérant
Que dans Jésus et son neveu Bertrand !
Mais j'enverrai pour en avoir nouvelle
Un espion en Orange la belle. »

Il parle encor. Mais la guette a corné.

Un homme vient, poudreux et décharné,

Qui semble à voir ou païen ou fantôme,
Et c'est Gilbert, tel que le vit Guillaume.
Il entre, et crie à Bertrand :
— Hâtez-vous ! »
Et, pâmé, va tomber à ses genoux.
Il reprend souffle, il dit :
— Hâtez-vous, Sire !
Sinon Guillaume endurera martyre !
Comme en péril de mer un naufragé,
En une tour Guillaume est assiégé.
Sire, il ne peut longtemps encore attendre,
Car il n'a pain, ni chair salée ou tendre,
Et Guibelin déjà fut fort blessé :
Mais de ses mains Orable l'a pansé
Et la blessure en partit, endormie.
Guillaume l'a pour sage et pour amie,
Il n'en est pas si sage sous le ciel.
Sire ! Autour d'eux le peuple criminel
Brasse résine et soufre en ses chaudières,
Et jour et nuit lance flèches et pierres...
Guillaume attend ! C'est pour lui que je viens.
J'ai revêtu l'habit de ces païens,

Et feint le mort pendant une sortie ;
Puis, me glissant comme ver sous l'ortie,
J'ai pu quitter la ville au point du jour ;
Car, acharnés comme loups sur la tour,
Ils veillent mal aux portes de la ville,
Et vous saisir d'une sera facile :
Mais hâtez-vous, seigneur ! »

Ainsi Gilbert
Parle, et retombe ; et derechef il perd
Souffle et clarté.

* * *

Mais Bertrand fait sur l'heure
Sonner ses cors ; voilà de la demeure
Ses chevaliers sortis aux champs ; voilà
Les gonfanons qui flottent ; il s'en va.
Les auferans font poudroyer la plaine.
Tous, inquiets, vont à perte d'haleine ;

Certes, tous vont, inquiets, haletants
Et furieux : mais seront-ils à temps[1] ?

. . . . . .

. . . . . .

CANEVAS

... En Gloriette la bataille fut rude. Les salles d'en bas sont prises. Ah ! que de sang et de têtes fendues ! Guillaume est en haut, avec Orable et Guibelin. Ils lancent des pierres; ils dardent l'huile et le plomb fondu..... Mais ils sont las; le jeûne les allanguit ; il ne leur reste plus qu'un peu d'eau et point de pain..... La fin approche ; déjà la flamme enveloppe la tour ; une noire fumée les enténèbre..... — « Ah ! dit Orable, faut-il sitôt mourir ! C'est moi qui vous ai perdu, Guillaume, et je ne puis rien pour vous. Encore si j'avais été baptisée, j'aurais espoir d'être à vous dans le ciel. Vierge sainte Marie, si c'est vous que j'ai vue en rêve, est-ce là ce que vous m'aviez promis ? — Dame, dit Guillaume,

[1] Ce récit n'a pu être achevé. — Le canevas qui suit en donne la conclusion.

apprenez une chose véritable. Il n'est pas besoin de prêtre pour baptiser ; un chrétien suffit. Si nous étions en Aix, nous aurions des piscines où vous entreriez nue et l'Apostole même vous bénirait. Cette goutte d'eau versée par ma main sur votre front, ce sera assez en cette tour de feu où nous sommes ! Mettez-vous donc à genoux, Orable ; je vous baptise au nom du Père, du Fils et de l'Esprit ! »

Elle tombe aux genoux de son seigneur ; il lui verse sur le front l'eau mêlée de sang, et Guibelin, qui sert de parrain, lui donne le nom de Guibour qu'elle porta désormais. — Ainsi je vous fais chrétienne ! — Et je me fais tienne ! — Et tous deux pleurent...

Il y eut mainte larme versée à ce baptême. Guillaume tient Orable sur son cœur, Orable, à présent Guibour ; jamais on ne vit créature si belle et si sage..... Guibour prie. Au dehors la fumée noire, la flamme, les cris ; c'est une tempête, un mugissement ; ils croient que c'est la fin et que la tour s'écroule... Mais ce n'est pas Gloriette qui tombe, c'est Bertrand qui arrive avec ses fervêtus. Ils ont forcé la muraille mal gardée, envahi la ville, éteint l'incendie..... — Holà, mon oncle, dit Bertrand du perron, montez et achevons la victoire ! —

Guillaume saute en selle, Guillaume s'élance ; et Bertrand devant lui, et Guibelin ragaillardi... et devant eux, par toutes les portes de la ville, les Sarrasins s'envolent comme étourneaux. .....

LE VŒU DE VIVIEN

LE VŒU DE VIVIEN[1]

Ce fut à Pâque, au temps où renaît Dieu.

Guillaume a fait chevalier son neveu,
L'enfant Vivien, retrouvé de la veille.
Il a quinze ans, couleur gaie et vermeille,
Et cheveux blonds où souffle un air léger.
L'âge le fait fleurir et s'allonger
Comme un scion d'osier pâle ou de coudre ;
Son œil vaillant déjà lance la foudre ;
Cent damoiseaux sont armés avec lui,
Et les prés verts de leur jouvence ont lui.

Or, au soleil qui lui touche la tête,
Dans les prés verts, au milieu de la fête,
L'enfant Vivien crie :

[1] Ce récit est emprunté à la « Chevalerie Vivien » (vers 8-71).

« Oncle ! Ecoutez bien !
Vous me donnez à moi, l'enfant Vivien,
L'épée ardente, à férir destinée,
Et je la prends comme elle m'est donnée.
Mais c'est à charge, entendez-moi, seigneur,
De faire un vœu qui m'enchaîne d'honneur.
Je jure à Dieu dans sa gloire sacrée,
Devant Guibour, votre femme honorée,
Qui m'a nourri comme elle eût fait sa chair,
Devant quiconque est ici votre pair,
Et devant vous, de qui je tiens l'épée ;
Je jure, eussé-je encontre moi groupée
L'Afrique horrible, et, sortis de ses ports,
Les peuples noirs, hérissés comme porcs,
Au cuir si dur qu'il ne craint pas l'entaille
Et qu'il leur sert de cotte de bataille,
Je jure à Dieu qu'on ne me verra pas,
Moi vivant, faire en arrière un seul pas !
Non, quand j'aurai le heaume au front lacé,
Pour tout l'enfer en troupeau ramassé,
Il ne sera pas dit qu'on verra faire
A moi vivant un seul pas en arrière ! »

Guillaume alors crie et pleure : « Neveu,
Par ce serment craignez de vivre peu !
Ah ! si baron qu'on soit, quel homme au monde,
Quand la bataille est serrée et profonde,
D'un pas ou deux n'a dû se retirer
Ou davantage, — afin de respirer !
C'en serait fait trop vite du plus brave !
Vous êtes jeune, et la parole est grave.
Ne parlez pas en fou. Fou qui fait vœu
D'en faire plus que n'en demande Dieu !
Voici trente ans que je le sers. Quel homme
Ne se découvre au nom dont on me nomme ?
Ma vie est longue, on vous en fait leçon ;
En savez-vous de mauvaise chanson ?
Je suis Guillaume, appelé Fièrebrace.
Pour aller droit et loin, suivez ma trace !
J'ai fui pourtant, quand j'étais encombré
D'assaut trop rude et trop désespéré !
J'ai reculé ! Je revenais ensuite
Meilleur, ayant repris force en ma fuite.
Qui veut garder autrui se doit d'abord
Garder soi-même et de peine et de mort.

A male fin quand la bataille penche,
Fuir est permis pour sauver la revanche !
Fuir est permis : trahir seul ne l'est pas !
Si l'ennemi vous assiège et vous serre,
Prenez du champ, reculez, c'est la guerre,
Et le lion ne fait pas autrement. »

L'enfant Vivien répond : « J'ai fait serment.
Ceignez, ceignez l'épée à ma ceinture !
J'ai fait serment, j'en courrai l'aventure.
Viennent à moi Persans, Turcs, Sarrasins,
Aussi nombreux qu'en été les essaims,
Aussi serrés que les flocons de neige
Quand l'âpre hiver en nos tours nous assiège,
Et que, le ciel restant jaune et chargé,
Il neige encore après qu'il a neigé !
Fussé-je seul à soutenir la guerre,
Je ne veux point d'un pas céder la terre,
Non ! que plutôt elle s'ouvre sous moi !
Père du ciel, vous en avez ma foi.
Plutôt tout vif au noir enfer descendre !
Tenant l'épée afin de vous défendre,

Vos ennemis, seigneur, ne pourront pas
Dire qu'ils m'ont fait reculer d'un pas ! »

L'enfant Vivien parle ainsi dans la fête.
Guillaume écoute en secouant la tête,
Et ne se peut tenir d'en soupirer :

— « Je le vois bien, il faudra vous pleurer !
Il me faudra, si vieux que je puisse être,
Vous voir mourir, moi qui vous ai vu naître !
Dame Guibour, votre tante, en aura
Plaie et navrure, et qui la guérira?
La chrétienté, qui prenait assurance
En vous, sa jeune et croissante espérance,
En sera veuve et déserte avant peu.
Vous eûtes tort de jurer, beau neveu. »

Puis l'un et l'autre ont laissé la parole.
Et dans les yeux de l'enfant déjà vole
L'enseigne au vent, conquérante; voici
Que dans ses yeux, comme un fleuve grossi,

Roule déjà par les champs son armée,
Toute d'enfants pareils à lui formée;
Voici qu'ils sont en ses yeux combattants,
Et que la guerre y durera sept ans;
La grande Espagne y luit, livrée aux flammes,
Où sont jetés les enfants et les femmes.
L'épée est rouge et le ciel resplendit,
Et par Vivien l'honneur de Dieu grandit.
Il voit l'épée, et le ciel, et la gloire...

Guillaume voit dans la bataille noire
L'enfant Vivien sanglant et jeté bas
Pour n'avoir point cédé terre d'un pas.
Il voit au corps s'ouvrir quatorze plaies,
Et tournoyer au-dessus les orfraies...
Ainsi tous deux, le regard différent,
Sans se parler, se regardent pleurant.

LA

PREMIÈRE COMMUNION DE VIVIEN

LA

PREMIÈRE COMMUNION DE VIVIEN

Voici le jour qui s'en va de l'Archant[1]
Et les païens y sont maîtres du champ.
L'immense bruit de la bataille tombe.
L'enfant Vivien bat sa coulpe ; il succombe,
Et son armée, hier belle comme lui,
Git dans le sang morte toute aujourd'hui.
Ah ! quelle angoisse en France l'honorée !
Car c'est l'amour de la douce contrée,
Les bacheliers entre quinze et vingt ans
Qui sont tombés ; c'est l'aube et le printemps !
Que fait Guillaume ? Il n'a pu les rejoindre.
L'angoisse au cœur qu'il se sent n'est pas moindre ;

[1] Ce récit est tiré d' « Aliscans » (vers 693-867).

Ses gens étaient vingt mille au jour naissant;
Quatorze seuls lui restent à présent,
Quatorze en tout; et plus d'un sur la selle
A mort navré, déjà blafard, chancelle.
Ils sont poussés vers le fleuve, à travers
Les mornes champs, de ces cailloux couverts
Qu'on dit avoir plu du ciel pour Hercule.
En Aliscans voici le crépuscule;
Guillaume tient l'épée ardente au poing :
— Seigneurs, dit-il, nous n'échapperons point.
Mais jusqu'au bout, à la race mauvaise
Jetons le cri de l'enseigne française,
Et qu'ils n'aient point de repos, nous vivants!
Voici la mer, où font rage les vents.
Nous allons-nous laisser, tant que nous sommes,
Jeter à l'eau, pouvant mourir en hommes?
Gagnons plutôt, à travers ces maudits,
Ou bien Orange, ou bien le paradis!
Anges du ciel, vous y serez nos prêtres!
Nous ne ferons pas honte à nos ancêtres,
Et les jongleurs futurs ne diront pas
Que nos chevaux aient reculé d'un pas! —

Guillaume tient l'enseigne qui flamboie,
Et les quatorze ont répondu : « Montjoie ! »
Et Dieu rendant à leurs coups la vigueur,
Tous sont tombés sur le païen vainqueur :
La foudre ainsi fait éclater un chêne.
Ils ont vengé leur fin qu'ils voient prochaine
Et devant eux fait un large sentier.
Guillaume y frappe ainsi qu'un charpentier,
Et les païens croient voir quatre Guillaumes.
Autour de lui les têtes dans les heaumes
Volent ainsi que têtes de pavots
Et vont sonner sous le fer des chevaux.
Pourpre et terrible, il a percé la foule.
Baucent l'emporte, ah ! que de morts il foule !
Les chevaliers sont hachés dans le sang,
Et de l'armée il est seul à présent.

*
* *

Par la montagne à présent va le Comte.
Et le sentier que son dextrier monte,

Un lévrier ne le gravirait pas.
Triste et sanglant gît le soleil en bas;
En Aliscans la grande nuit commence;
Et tout autour dans la campagne immense
Le Comte voit fumer les feux païens;
Il n'est passage, il n'est gué que ces chiens
N'aient occupé, de peur qu'il leur échappe.
Il en gémit, de ses mains lasses frappe
Ses cuisses : — « Dieu, qui mourûtes en croix,
Le monde est plein de ces démons, je crois!
Qui vit jamais contre un marcher tant d'hommes!
Mais tire-moi d'entre eux, toi qui te nommes
Fils de Marie, et pour nous te fis chair,
Et qui brisas les portes de l'enfer!
Dieu, tire-moi d'entre la noire engeance,
Et de Vivien je ferai la vengeance!... »

Le vent se lève et le temps se fait noir.
Une fumée empêche de rien voir
Où l'on entend murmurer un tonnerre...
Il redescend, las et farouche; il erre

Sans savoir où, la brume le cachant,
Et tout à coup il reconnaît l'Archant.
Voici des morts.

Il se penche, et regarde,
Et passe entre eux, car le chemin lui tarde,
Cherchant Vivien parmi ces combattants,
Tous bacheliers de quinze ou de vingt ans!
A chaque pas dans ce champ de martyre,
Le cœur plus lourd lui pèse et le déchire.
— Ah! douce France! Ah! pays de douleur!
Quelle tempête a fait tomber ta fleur!
Et quel avril te la refera, France?
Ils ont tué jusques à l'espérance!
Hélas! enfants, matin clair et sacré,
A ce pays vous aurez peu duré!... »
Il va quérant ses neveux dans la plaine
Et n'entend pas lui répondre une haleine.
— « Peut-être ont-ils au massacre échappé?... »
Quand tout à coup, d'un bleu rayon frappé,
Un large écu près de là vient à luire...
Et sous l'olive où l'on entend bruire

L'eau sourcilleuse, il voit, pâle et croisant
Ses blanches mains, l'enfant Vivien gisant.

* * *

Son clair visage envoie une lumière.
Il a repris sa beauté coutumière
Et déjà semble en l'éternel repos.
Mais rien d'entier ne couvre plus ses os ;
Et sous la broigne [1] à jour comme les claies,
La douce chair saigne par quinze plaies ;
Et de la moindre un géant serait mort.
Il a croisé ses mains blanches ; il dort ;
Il a couché près de lui son épée ;
Comme la rose en son matin coupée
Il sent plus doux que le baume ou l'encens.

* * *

Guillaume crie, il croit qu'il perd le sens :

[1] *Broigne.* Brunie, tunique de cuir, haubert, cotte de mailles. (L.-G.)

— Terre, ouvre-toi ! Pourquoi vivais-je encore ?
Vivien n'est plus ! que ton sein me dévore !
Vous m'attendrez en vain, dame Guibour,
Je n'entrerai jamais plus dans ma tour ! »
Il tord ses poings, sanglote à rendre l'âme,
Et de Baucent roule à terre, et se pâme.

— « Ah ! fils Vivien ! jeunesse au regard fier,
L'heure vous fut mauvaise, enfant si cher ;
Vous étiez beau comme l'aube qui brille,
Et vous plaisiez comme une jeune fille,
Mais le lion n'a pas si large cœur.
Vous n'étiez pas insolent ni vainqueur,
Et ne cherchiez à personne querelle ;
La douceur fut votre âme naturelle ;
Mais vous étiez plus terrible, devant
Le Sarrasin, que la foudre et le vent !
Vous en avez tué plus qu'homme au monde,
Et c'est pourquoi mon cœur se plaint et gronde,
Car je vous vois sanglant et mort, hélas,
Pour n'avoir point cédé terre d'un pas !

Vous n'êtes plus, jeunesse, aube, lumière !
Que ne vous ai-je, avant l'heure dernière,
Trouvé du moins respirant en ce lieu !
Vous auriez eu de moi le pain de Dieu,
Car j'ai sur moi l'hostie et le saint chrême.
Vous fussiez mort ainsi, goûtant Dieu même,
Et quelque joie eût mon cœur adouci !
A ton soldat cependant fais merci,
Père des cieux, et le mets dans ta gloire ;
Il est tombé dans la bataille noire
A ton service, et baptisé de sang. »

Et sur l'enfant s'incline gémissant
Le noble Comte ; il le baise à la bouche
Qui fleure comme encens ou miel, il touche
Le sein plus blanc que le cristal, et sent
Dessous le cœur sauteler, frémissant...

— « Ah ! fils, dit-il, vis-tu? Parle-moi, parle,
Vivien, mon fils !... Quand je t'armai près d'Arle,
A ce matin où pour l'amour de toi
Je donnai plus de dextriers qu'un roi,

D'habits de guerre où l'or en fleurs éclate,
Et que mes prés flamboyaient d'écarlate,
A ce matin que tu fis ce serment,
J'eus de ceci le noir pressentiment!...
Malheur sur moi que je voie accomplie
La vision que j'eus de ta folie!...
Dame Guibour, qui le teniez plus cher
Qu'enfant qui fût de votre propre chair,
Que direz-vous, sachant cette nouvelle?
Le cœur vous va fendre sous la mamelle!
Pleurez, ma dame, et vous frappez le sein!
Dorénavant Arabe ou Sarrasin
Possèderont en paix tout ce royaume;
Ils n'auront plus à redouter Guillaume!
Tous sont des miens et de moi délivrés.
Ils reprendront mes cent palais cintrés,
Ma terre, hélas, veuve du fier lignage;
Aux Aliscamps s'en est fait le carnage,
Et dans les champs qu'à l'aise ils vont grever[1]
Ils ne verront pas un bras se lever! »

[1] *Grever.* Désoler, attrister. (Constans, *loc. cit.*)

A cette idée il reste contre terre
Evanoui, tant l'angoisse est amère !
Lorsqu'il entend soupirer de pitié.
Il croit qu'il rêve, il se dresse à moitié :
Il voit l'enfant, douce face hagarde,
Les yeux ouverts, l'enfant qui le regarde :

— « Père des Cieux, vous m'avez exaucé ! »

Et, tendrement le tenant embrassé :

— « Es-tu vivant, par la bonté céleste ?
— « Oui, dit l'enfant, mais peu de temps me reste.
Oncle, pourtant, cessez, cessez vos pleurs.
Vos sept neveux, tous sont vivants ailleurs.
Rien n'a rompu cette troupe intrépide.
En une nef, sur le Rhône rapide,
Ils sont captifs, l'un à l'autre ferrés.
S'il plaît à Dieu, vous les délivrerez.
En Aliscamps nous vainquit cette engeance,
En Aliscamps vous en ferez vengeance.
Oncle, pour moi, qui meurs en chevalier,
Au Roi des Cieux je devais ce loyer ! »

Et par ces mots fut consolé le Comte.
Son deuil sanglant, alors il le surmonte,
Alors il parle :

— A cette heure, neveu,
Dis s'il te plaît goûter au pain de Dieu !
Car cette grâce autrefois me fut faite
Que de ce pain, bénit aux jours de fête,
Toujours sur moi je portasse une part. »

L'enfant sourit, blanc de joie, et repart :
— « Oncle, merci ! que j'y goûte et je meure !
C'est, lorsque à moi vous vîntes tout à l'heure,
Je le vois bien, Dieu qui m'a visité ! »

Le Comte a pris le pain de charité
En sa poitrine où pend une aumônière :
— « Fais donc à moi confession dernière !
Je suis ton oncle, et tu n'as en ce lieu
Parent — dit-il — plus proche, excepté Dieu !
J'y serai prêtre en place de Dieu même
Et ton parrain à ce sanglant baptême !... »

Entre ses doigts le pain devient ardent ;
L'enfant Vivien pleure en le regardant :
— « Appuyez-moi contre votre poitrine !
Car à Dieu va mon âme pèlerine
Et je pourrais mourir avant la fin.
Ecoutez, oncle, et m'apaisez ma faim. »

Et sur son cœur alors le Comte appuie
La pâle tête et lui prête l'ouïe ;
Et l'enfant dit, et n'en veut rien céler,
Ce qu'en mémoire il se peut rappeler.

Or à l'entour la nuit fait comme un voile
Où luit l'hostie aussi blanc qu'une étoile.
— « Il me souvient, dit l'enfant bien-aimé,
Du temps de Pâque où vous m'avez armé.
Je fis serment à Dieu, vous l'entendîtes,
De ne céder à ces races maudites
Un pied de terre où je pusse mourir !
Or aujourd'hui j'en vis tant accourir
De tant de points opposés de l'espace !

Je n'ai pu faire à tous ces démons face.
Oncle, je crains d'avoir forfait mon vœu. »

— « Quittez, quittez ce souci, beau neveu,
Répond Guillaume en inclinant la tête ;
Car à présent la pénitence est faite ! »

Le Comte alors appelle Dieu très grand
Et de la lèvre il approche en pleurant
L'hostie ardente : et l'enfant communie.
Aussitôt Dieu hâte son agonie.
Il sent figer son cœur, et, par amour,
— « Vous saluerez, — dit-il — dame Guibour ! »
Puis se tait, sue, et la face lui change.

A ses pieds Dieu fait descendre son ange ;
Vivien le voit, lui tend son gant plié.
Le corps s'étend, l'esprit est délié,
Et dans le ciel, aussi blanc que le cygne,
L'ange l'emporte au lit que Dieu désigne ;
Et le parfum des éternelles fleurs
En vient au Comte et se mêle à ses pleurs.

LE RETOUR DE GUILLAUME

A ORANGE

LE RETOUR DE GUILLAUME

A ORANGE[1]

I

Le voilà donc qui s'en va — Dieu le garde ! —
Ce fier Guillaume, et le chemin lui tarde !
Sur l'auferan, sous l'habit d'un païen,
Il laisse aux champs la bataille, et Vivien,
Et fuit, baissant la tête ; et la contrée
Fume alentour à la torche livrée.

Il va, le cœur gros de rage et d'ennui,
Et son chemin tremble derrière lui :
Mille de ceux d'Afrique lui font chasse ;
Il les devance, et fuit ; et la nuit passe,

[1] Ce récit est tiré d' « Aliscans » (vers 1597-2066).

Voici le jour. Il gravit le rocher,
Et reconnaît sa tour et son clocher :
— « Ah ! juste Dieu, terre déshéritée,
En quel orgueil hier je t'ai quittée !
Mon ost en marche au ciel jetait des feux :
Au premier rang chevauchaient mes neveux ;
La lance haute, ils emplissaient les plaines,
Et l'on eût dit une forêt de frênes !
Et je reviens, seul de tous ces barons,
Et jamais plus nous ne nous reverrons !
Dame Guibour, qui leur fûtes nourrice,
Qu'allez-vous dire, ô cœur d'impératrice,
Quand vous saurez qu'a péri cette fleur !
Vous en mourrez, car c'est trop de douleur ! »
Le cœur lui manque, il laisse aller sa tête,
Quand son cheval au pied des tours s'arrête.

Au pied des tours l'a conduit le sentier,
Guillaume appelle :

— A moi, dit-il, portier !

Baisse le pont, tire les barres, frère ;
Ouvre, on me suit ! »

Le portier dit : « Arrière ! »

A la tourelle au cri l'homme est venu,
En haut se penche, et ne l'a point connu ;
L'enseigne au clou de l'épieu balancée
N'est point du Comte à la fière pensée ;
Heaume et haubert sont armes de païen :

— « Retourne-t'en, faux traître, — dit-il, — chien !
Tourne, ou Dieu m'aide et le baron saint Pierre !
Je te veux mettre à bas de cette pierre.
Fuis : Guillaume est de retour de l'Archant
Et la poussière en est levée au champ !
Tu nous as crus des bergers, à ce compte !

— « Ouvre. Je suis Guillaume, dit le Comte,
Qui pour l'Archant l'autre hier suis parti
Venger mon deuil ; mais Dieu m'en a menti ;
Morts sont mes gens ; pas un n'a trouvé grâce,
Et le martyre est fini de ma race ! »

L'homme l'écoute et se signe éperdu,
Et vers Guibour est tremblant descendu :
— « Dame, dit-il, ah ! Comtesse honorée !
Un homme est là, qui demande l'entrée ;
Il est d'aspect orgueilleux et puissant,
Et son cheval et lui, vêtus de sang ;
Et l'enseigne est sarrasine, et le heaume ;
Et cependant il dit qu'il est Guillaume. »

Guibour l'entend : elle perd la couleur.
La dame sort du palais peint à fleur,
Aux portes court et monte à la tourelle :
— « Vassal, vassal, que me veux-tu ? » dit-elle.
— « Ouvrez, Madame ; et hâtez-vous, c'est moi.
J'entends d'ici la poursuite et l'aboi ;
Ils me tueront : c'est la race exécrée.
Tirez la barre et donnez-moi l'entrée :
Je suis blessé, Madame, et je suis las. »

Guibour répond : « Vassal, on n'entre pas.
Car je suis seule en ce logis. Point d'hommes,
Hormis un prêtre et ce portier ; nous sommes

Femmes ici qui gardons nos enfants,
Et le premier n'a pas encor neuf ans ;
En grand souci de leurs pères, peut-être,
Aux Aliscamps partis avec leur maître,
Le noble Comte, aimé de moi ; que Dieu
Me l'ait en garde, et Vivien son neveu !
Ces païens font une cruelle guerre ;
Et seule ici je veille, et tiens sa terre,
Et n'ouvrirai le guichet ni la tour
Que quand Guillaume y sera de retour. »

*
* *

Ainsi la dame ; et, regardant la terre,
Guillaume sent la pitié qui le serre,
Et, fil à fil, les larmes lui courir :
— Par votre foi, Madame ! il faut ouvrir.
Je suis Guillaume, en douter est étrange,
Qui vous conquis dans votre tour d'Orange ;
Dame, écoutez, reconnaissez ma voix !
Au dur assaut dont j'ai porté le poids

Pour échapper, j'ai dû vêtir ces armes...
Ah ! vous aurez à verser trop de larmes !
Ouvrez, Madame, et ne me livrez pas ;
Le chemin tremble, on me suit, c'est leur pas,
Et la poussière au ciel en est levée ! »

Guibour s'écrie : « Ah ! fausseté prouvée !
Et qu'on voit bien, vassal, à ce parler,
Comme au baron tu dois mal ressembler !
Ce n'est pas lui pour homme né de mère
Qui tremblerait, ni pour une poussière !
Non, par ma foi, je ne t'ouvrirai pas.
En ma cité jamais tu n'entreras
A moins qu'ôtant la ventaille et le heaume,
Tu fasses voir la face de Guillaume !
Mieux qu'au parler mes yeux te connaîtront.
Quitte le heaume et laisse voir ton front. »
Elle le veut : il baisse la ventaille,
Et lève heaume et capuchon de maille ;
— « Voyez, dit-il, ma dame, et vous hâtez !... »
Et lui fait voir ses traits ensanglantés.

*
* *

Avant qu'elle ait dévisagé le Comte
Et sous le sang vu la face, — un cri monte,
L'orage aux champs crève : dame Guibour
Voit cent captifs défiler sous la tour,
Cent chevaliers qui passent à la chaîne,
Et que pour vendre en leur cité lointaine
Chassent du pied et hâtent du bâton
Cent noirs d'Afrique à gueule de Pluton ;
Et derrière eux trente dames, plus blanches
Que fleurs en mai, toutes comtesses franches,
Que dépouilla l'engeance sans aveu,
Et réclamant justice ou mort à Dieu.

Guibour les voit, elle crie et s'indigne ;
Guibour s'écrie : — « En voilà bien le signe !
Non, tu n'es pas ce marquis redouté,
Le bras hardi par les Chansons vanté !
Tu n'aurais pas laissé battre de verges
Ces chevaliers, ni dépouiller ces vierges

Tu n'aurais pas souffert, par cette croix !
L'outrage au Ciel et l'horreur que tu vois ! »

« Dieu ! dit Guillaume, est-il plus noble dame ?
Comme Guibour veut éprouver mon âme !
Mais, par ce Dieu qui nous jugera tous,
Quand j'y perdrais le chef, et par ces loups
Serais tout vif démembré pièce à pièce,
Je joûterai devant cette comtesse !
Je suis Guillaume, et le lui dois montrer !
Car il est juste, ô Dieu, pour honorer
Ta sainte loi, qu'on souffre et qu'on découse,
Et rien ne doit coûter pour cette épouse ! »

Le Comte alors, faisant appel à Dieu,
Coiffe le heaume et ressaisit l'épieu,
Pousse, et brochant le bon cheval de guerre,
Sur les païens va choir comme un tonnerre !
. . . . . .
. . . . . [1]

[1] Quelques vers manquent.

Une huée en part : « Mahom ! à l'aide !
« Holà ! quel est ce diable à qui tout cède ? »
A sa vêture ils l'ont pris pour leur roi
Qui les châtie, ils ne savent de quoi,
Et, plus tremblants que chiens, l'ont laissé faire ;
Le Comte pousse aux captifs, les déferre,
Et les envoie à l'ombre de la tour ;
La male engeance en hurle tout autour ;
Il leur court sus, les chasse et les égorge,
Et l'on dirait un ferron dans sa forge.
Guibour l'a vu : « C'est lui, Père des cieux,
Dit la comtesse, il n'en peut être deux !
Hâtez-vous, sire ! Entrez, miséricorde !
Car de païens plaine et monts, tout déborde ;
Marquis, vos noms, vous les avez prouvés ;
O mon seigneur, entrez, vous le pouvez ! »

Guillaume entend la dame et sa prière,
Tourne la tête et regarde en arrière ;
Il voit le pont qui s'abaisse, et, plaintifs,
Passer dessous captives et captifs ;

Il voit Guibour qui l'attend sous la porte.
Lors il revient sous sa muraille forte,
Et, pas à pas, baissant de sombres yeux,
Dans la Cité rentre silencieux.

II

Voici le pont qui remonte, et la porte
Close et barrée ; on tend la chaîne forte.
Le fier marquis monte silencieux
Et du pavé n'a pas levé les yeux ;
Avant qu'il soit désarmé, plaine rase,
Tertres boisés, fertés, bourgs, tout s'embrase ;
Trente amirants, sous le ciel insulté,
Posent le camp autour de la cité.
Ils ont juré de l'effacer de terre ;
L'herbe y mourra ; dans ce lieu solitaire
Pas un troupeau de cent ans ne viendra,
Et pas un chien à Dieu ne hurlera.

Dame Guibour déceint la grande épée
Encor brûlante ; et la broigne, écharpée
En quinze endroits ; et sous l'habit de fer,
Plaie ou blessure, aussi baîlle la chair.

Guibour y verse et l'eau pure et le baume.
Et cependant pleure et se tait Guillaume.

Il pleure ; alors Guibour, le cœur saisi,
Frappe des mains d'angoisse :
« Ah ! qu'est ceci ?
Je sens d'horreur mon âme déchirée !
Seigneur, je suis votre femme jurée ;
J'ai cru par vous le Dieu que nous servons ;
Et vous m'avez baptisée aux saints fonts ;
Comme à chrétienne et comme à vous égale,
Vous me devez la vérité loyale.

« N'ai-je pas fait que folle en vous ouvrant ?
Si vous étiez ce Guillaume au cœur franc,
Vous n'eussiez pas regagné seul le gîte ;
Mille barons viendraient à votre suite,
Vos sept neveux, que vous menez aux coups,
Et ce Vivien, qui m'est plus cher que tous ;
On entendrait maints jongleurs dans vos salles,
Et mainte vielle ; et sur les tours vassales

Maints feux de joie enceindraient le pays ;
Vous n'êtes pas Guillaume, et j'en frémis !

— « Fils de Marie, ô Dieu !... Dieu, dit le Comte,
Ce qu'elle dit est trop vrai pour ma honte !
Ma vie en pleurs à jamais va couler.
Il n'est pas droit, dame, de le céler ;
J'ai tout perdu, bataille et baronnage ;
En Aliscamps s'en est fait le carnage ;
Pas un n'a pu s'échapper ; seul j'ai fui ;
Et jusqu'ici, tant que le jour a lui,
Ces païens m'ont devant eux donné chasse. »

Guibour entend, Guibour pâme sur place ;
Puis, jetant pleurs et cris :

— « Malheur à moi,
Par qui mourut cette jeunesse ! Hé quoi !
Tous ont péri ? Terre, ouvre-toi ! Qu'on creuse
Aussi ma fosse ! A jamais douloureuse,
Il tardera trop souvent à mes os
Que je sois morte et couchée en repos ! »

Et l'on entend pleurer la noble dame ;
Et dans Orange aussitôt monte et clame
Vers le Seigneur la rumeur et le cri :
« En Aliscans les barons ont péri ! »

*
* *

Guibour se lève et s'écrie, elle tire
Ses cheveux d'or : « Sire ! écoutez-moi, sire !...

— Qu'avez-vous fait, dites, de ces enfants ?
Rendez-les-moi, sains et saufs, et vivants !...
Où sont restés les enfants de vos frères,
Bertrand, Guichard, hélas ! si téméraires,
Si beaux hier sur leurs chevaux de sang ?
Et ce Vivien, comme un lion croissant,
Que j'ai nourri, plein de grâces précoces,
Car je n'ai pas eu d'enfant de vos noces ?
— Morts, ils sont morts, dit le duc rugissant ;
Et chaque plaie en a jeté du sang. »

*
* *

« J'ai rencontré les païens dans la plaine
Entre le Rhône et la marine, pleine
Des noirs dromons qui les avaient vomis.
Dieu n'a jamais compté tant d'ennemis !
Ceux de Sicile, et de Thune, et d'Espagne,
Aussi serrés qu'épis dans la campagne,
Et ceux d'Afrique, où sont les monstres ... Dieu !
Nous les avons attaqués de l'épieu.
Leur chef était ce géant Abdérame.
Quatorze enfants lui font cortège. Dame,
Vos sept neveux ont fait comme barons,
Bertrand, Gaudin, Guichard, tous aussi prompts,
Tous aussi fiers, et Vivien sur tout autre,
Tous champions du Christ, et lui, le vôtre !
Jamais Vivien d'un pas ne recula !
Mais la marine avait amené là
Tant de vaisseaux, dromons, galère ou barge [1],
Qu'on aurait dit une forêt au large !

[1] Barque, nacelle. (L. G.)

Nous étions un pour trente ! Et sur le soir
Je restai seul, et vous me pouvez voir,
Las, et ma broigne en trente endroits faussée,
D'un pan d'écu couvrant ma chair blessée,
Et sur le dos mon heaume, au cercle ardent,
Dépouillé d'or et par les nœuds pendant .....
Si j'ai fui lors, excusez-m'en, madame.

— Vous n'avez point, sire, encouru de blâme,
Répond Guibour ; les saints en sont témoins !
Dieu soit loué qu'on vous revoie au moins !

Elle l'accole et le couvre de larmes.

— Ahi ! Bertrand, si joyeux sous les armes,
Gaudin, Guichard, qui n'aviez pas vingt ans,
Foulques, Gauthier, Gérard, fleurs de printemps !
Vous n'êtes plus ! — « Ceux-là sont de ce monde,
Dit-il ; ferrés en une nef profonde
Ils vivent, dame, attendant guérison ;
Mais ce Vivien, l'orgueil de ma maison !
Je l'ai trouvé sous une olive antique,
Il a de moi reçu le viatique ·

Et saintement rendu son gant à Dieu.
En ce baiser je vous rend son adieu ! »

— « Qu'en saintes fleurs Jésus mette son âme !
Il fut martyr » — dit mains jointes la dame.

Et tous les deux se taisent, et de pleurs
Ils ont longtemps abreuvé leurs douleurs.
A l'entour d'eux, deuils et clameurs augmentent
Et l'on n'entend que voix qui se lamentent :
« Las ! mon enfant ! mon père ! mon mari ! »
Et jusqu'au ciel s'en est levé le cri.

* * *

Mais Guibour fut comtesse fière et sage,
Et fièrement relève le visage,
Au comte parle :

— « Ah ! qu'est ceci, seigneur ?
Perdez-vous sens, dites, perdez-vous cœur ?
C'est trop pleurer ceux que Dieu veut qu'on venge !
Sire, écoutez. Votre terre est Orange.

Elle n'est pas, votre cité de prix,
Entre Orléans, bourg de France, et Paris ;
Elle est assise en terre sarrasine,
Et de Sicile et d'Espagne voisine.
Tibaut l'Arabe a juré par Mahom
Que vous n'auriez paix avec lui, sinon
La ville prise et sous ses dieux gisante.
Vous aurez guerre ainsi, rude et pesante,
Jusqu'à ce jour où Dieu nous jugera.
Chrétienne et vôtre Orange restera
Car vous comptez encore, en ce royaume,
Amis sans nombre, et vous êtes Guillaume !
Mande secours au puissant roi Louis.
Il te le doit ; c'est ton seigneur marquis,
Mande ton père ; en dépit de son âge
Il lèvera son immense lignage ;
Tous y viendront, ducs ou rois ; marche alors ;
Sauve les vifs, comte ; venge les morts !
Que ces païens n'emportent en leurs terres,
Nus et captifs, les six fils de tes frères !
Ni cet honneur — à moins de le payer, —
D'avoir tué Vivien le chevalier ! »

Guillaume écoute ; il pense : « Ah ! fût-il dame
Jamais si sage, et tant de fierté d'âme ?... »

Mais il se tait.

— « Seigneur, c'est trop songer.
Faites partir, dit-elle, un messager.
Qu'il aille en France, à votre sœur, l'épouse
De l'empereur, certe, et des siens jalouse ;
A votre mère ..... Ah ! quand elle saura
Tant de douleurs, comme elle hâtera
Son droit seigneur à la barbe fleurie,
Et sa lignée, et sa chevalerie !
En doutez-vous, qu'ainsi vous demeurez
Silencieux ! Sire, vous les verrez,
Quand ils sauront la détresse où vous êtes,
Et quel orage a fauché tant de têtes,
Et jusqu'ici fuyant chassé vos pas...

— « Dame, dit-il, ils ne le croiront pas.
Si je n'en fais le récit en personne,
Qui le croirait? D'ailleurs, Dieu me pardonne,

J'ai tant de fois aux champs conduit le Roi !
Ceux-là de France ont peiné tant pour moi !
Ils ne voudront, quoique l'affront les touche,
Entendre au cri, que s'il sort de ma bouche !...
Moi seul parlant pourrai les émouvoir...
Or c'est ici, dame, qu'est mon devoir.
Il ne sera pas dit ce mot étrange
Que le marquis vous laissa dans Orange,
Seule, affolée, et ces démons d'enfer,
Battant vos murs, comme une nef en mer !...
Toute ma Geste en resterait honnie !...
Nous nous devons pour mourir compagnie.

— « Allez, seigneur ! lui dit la Dame. Allez,
Car il le faut. Vous même allez. Parlez
Vous-même, afin qu'ils en croient leurs oreilles,
Quand vous direz ces sanglantes merveilles !...
Faites en France à votre cri lever
Qui croit au Christ, afin de nous sauver.
Je reste, moi, gardienne de la porte
Et de la tour. Sire, la ville est forte :

Cent chevaliers ce soir y sont entrés,
Que vous avez de vos mains déferrés.
S'il ne suffit, nous y ferons nos preuves.
Il est ici des vierges et des veuves
Que vêtiront le haubert et ceindront
L'épée au flanc, pour se garer d'affront.
Sire, aux créneaux je serai la première,
Etant déjà d'y veiller coutumière.
Pierres ni traits aux engins ne faudront
Et nuit et jour les fourneaux brûleront.
La Vierge m'aide, et saint Michel Archange !
Nous garderons votre cité d'Orange ;
Allez en France, au pays désiré,
Mon cher seigneur, et chez vous j'attendrai. »

Elle se tait. Sur son cœur il la presse,
Et l'un pour l'autre a frémi de tendresse.
Lors s'inclinant :

« Soit fait à votre gré,
Dame Guibour, — dit le Comte —. J'irai. »

*
* *

LES ADIEUX DE GUILLAUME ET DE GUIBOUR.

Le jour a fui, le repos vient au monde.

La dame veille, et dans la nuit profonde
Met le harnais à l'auferan princier.
Il est pansé, repu, rit sous l'acier ;
Et, derechef prêt à fournir carrière,
S'ébroue au bas de l'escalier de pierre.
A cent flambeaux la mesnie est autour,
Car nul ne dort : ainsi le veut Guibour.

Mais l'auferan flaire l'aube vermeille,
Hennit d'attente, et Guillaume s'éveille :
Il faut qu'il parte avant le clair du jour.
— « Donnez, dit-il, mes armes » ! Et Guibour
Les lui présente, et la broigne et le heaume
Qu'au roi païen conquit hier Guillaume ;
Car il lui faut pour un d'entre eux passer
Ayant tantôt leur force à traverser.

Que craindrait-il ? En guerres ou voyages
Il s'est appris à parler leurs langages.

* * *

Or sous l'armure on le dirait si grand
Que de la tête il passe un amirant.
Guibour le voit, prise d'angoisse, admire,
Et ne se tient que son cœur n'en soupire :

— « Ainsi tu pars, dit-elle, tu t'en vas
En cette France illustre, hélas ! hélas !
Et je demeure ici, lasse et vieillie,
Entre ces gens dont je me sais haïe !
Là-bas la terre est douce, et rit toujours,
Et volontiers on y change d'amours...
Tu verras là mainte fille choisie
Telle au rosier que rose cramoisie,
Et mainte dame en magnifique atour
Bien enseignée aux blandices de cour...
Tu m'oublieras, mon seigneur, pour plus belle
Ou plus adroite, et resteras près d'elle...

Et que viendrait ici chercher ton cœur
Où la terre eut pour toi cette rigueur,
Où tu souffris faim, soif et peine amère,
Et plus grand deuil qu'homme qui fut de mère? »

Lors, de baisers ne pouvant se lasser :

— Dame, dit-il, n'ayez pas ce penser !
Quand je m'en vais loin de votre personne,
Prenez, prenez ma foi que je vous donne !
Je jure ici, jusques à mon retour,
Chez le Roi même eussé-je pris séjour,
De ne changer ces chausses ni ces braies,
Et ne laver ma tête ni mes plaies !...
Je ne mordrai de chair ni de piment
Ni ne veux boire au hanap écumant
De vin miellé ni relevé d'épices,
Mais je ferai d'eau du puits mes délices !
Point de pain blanc, mais de paille et de son !
Et point de lit de fin duvet d'oison,
De draps de lin ni de riche tenture,
Mais de ma selle au plus la couverture,

Et cette robe où serré je m'en vais !
Vous entendez le serment que j'en fais :
Ma bouche enfin n'en touchera point d'autre
Tant qu'elle n'ait recueilli sur la vôtre
Le saint baiser qu'y laisse ce moment ! »
Guibour s'incline et reçoit le serment.
Lors il descend avec l'épouse aimée ;
Au perron vient, sous l'olive ramée,
Monte à cheval, et, confirmant son vœu,
Remet Guibour et sa mesnie à Dieu.

Puis le pont tourne et s'abaisse, il y passe,
Et dans la nuit s'aventure, et l'espace...
Et Guibour va, le front sur le pavé,
Prier pour lui jusqu'au soleil levé.

LA PETITE AÉLIS

LA PETITE AÉLIS[1]

I

A la Cité sur la montagne assise,
A Laon, cité de force et de franchise,
Où Charlemagne a construit son séjour
Et son palais à l'ombre de la tour,
Guillaume arrive, il entre.

C'est dimanche.
Hors des moutiers le bon peuple s'épanche.
La messe est dite, on pense à festoyer.
Guillaume voit aux âtres tournoyer
La broche grasse ; il voit pendre aux fenêtres
Draps et drapels, et guirlandes champêtres

[1] Ce récit est tiré d' « Aliscans » (vers 2220-3035).

Dont on habille enseignes et pignons ;
L'auberge tremble au chant des compagnons.

Guillaume las chevauche dans la fête.
Il ne sait pas quelle joie on apprête
Et que Louis doit ceindre de sa main
Couronne d'or à Blanchefleur demain.
Guillaume va, las, poudreux, tête nue ;
Et quand il voit cette face inconnue,
Le populaire aux carrefours s'émeut :

— « D'où celui-là sort-il ? qu'est-ce qu'il veut ?
Voyez-le, haut sur sa bête effroyable !
Est-il épie, ou voleur ? Est-il diable,
Pour nos péchés échappé de l'enfer ?
Jamais Cité ne vit païen plus fier. — »
Il les entend et pourrait les confondre :
Mais n'a daigné les voir ni leur répondre.
Vers le palais il chevauche, il descend
Droit au perron sous le pin verdissant.
Cent écuyers sont là, devant la porte,
Afin qu'il soit aux hôtes fait escorte;

Et les chevaux à l'étable conduits.
Mais pas un d'eux n'approche ; ils s'en sont fuis
Ainsi que fait du faucon l'alouette ;
Pas un valet ne vient tenir la bête
Afin qu'il entre ; et, devant le perron,
La bride au poing, ils laissent le baron.

*
* *

Un messager en grand hâte au roi monte :

— « Un homme est là ; je ne sais s'il est Comte,
Tant il est fier, ou pauvre bachelier;
Il a regard et poil de sanglier ;
Hérissé, hâve, et souillé de litière ;
De son harnais l'épée est seule entière.
Son heaume pend, noir de rouille, à l'arçon ;
Il est vêtu d'un mauvais peliçon [1]
Et sa chemise en passe, où trente plaies
Ont mis du sang et du sang sur ses braies.

[1] *Peliçon.* Pelisse, fourrure (C.).

Pas un n'est tel jusqu'à la grande mer.
On le dirait déchaîné de l'enfer. »
La cour s'étonne, et de pareil visage
Le roi pensif tire un mauvais présage.
— « Allez, Samson, dit-il; voyez quel est
L'homme, et sachez ce que de nous lui plaît.

* * *

Samson descend par les degrés de marbre,
Vient au marquis, la bride au poing sous l'arbre:
— Qu'êtes-vous, sire? et dites votre nom;
Ou vous plaît-il de nous le taire?

— Non,
Répond Guillaume, et que tôt on le sache!
Mon nom n'est pas de ceux qu'en France on cache!
Je suis Guillaume, et viens d'Orange, las,
Et travaillé de mainte angoisse, hélas!
Seigneur, tenez la bride, que je parle
A mon seigneur, à Louis, fils de Charle. »

— Excusez-m'en, dit Samson, car il faut
Que j'aille au Roi vous annoncer là-haut.
J'en ai message.

— « Allez donc; allez, sire!
Dites au Roi l'affront qui me déchire.
Que je suis là, ruiné, seul, perdu ;
Qu'il vienne à moi, comme au pauvre il est dû,
Avec la cour, et que ma sœur y vienne,
Et de Guillaume enfin qu'il leur souvienne !
Sachons qui m'aime au point où Dieu m'a mis :
A la besogne on connaît les amis. »

Samson retourne, effaré :

— « Sire, Sire !
L'homme est Guillaume; un grand deuil le déchire,
Il est là, pauvre, et mande, en son ennui,
Que vous, la Reine et tous, alliez à lui. »

Le Roi frémit et regarde la terre :
— « Encor Guillaume ! Et que veut-il ? La guerre !

N'avons-nous pas déjà peiné pour lui,
Tant que ma barbe en est blanche d'ennui ?
Maudite soit l'heure qui le ramène !
Il ne se peut tenir en son domaine,
Toujours bataille, et, quand il est vaincu,
Pour le couvrir il faut prendre l'écu.
Or c'est assez : que l'enfer le reprenne,
Car il en sort ! Faites venir la Reine.
Je doute fort qu'elle lui fasse accueil.
Et cependant laissez-le sur le seuil. »
Puis il se tait et songe.

GUILLAUME EST LIVRÉ A LA RISÉE DES VALETS

Or le murmure
Court que Guillaume est en bas, sans armure,
Presque aussi nu que naufragé de mer,
Hérissé, hâve, et fou de deuil amer.
L'un y va voir après l'autre, et regarde,
Sans approcher, cette tête hagarde.

Aucuns sont là qu'il a comblés jadis
De tissus d'or en Orient ourdis,
De peaux de martre et de pelisses larges,
Et de hauberts safrés d'or[1], et de targes[2],
Et d'auferans d'Afrique ou d'Aragon,
Tout harnachés de fin or de mangon[3];
Et pas un deux n'approche et ne l'embrasse.
« Est-ce donc là Guillaume Fièrebrace? »
Que vont raillant valets et damoiseaux
Comme au hibou font les petits oiseaux.,
« Ce marquis fier, le plus grand de son âge?
— « Beau sire, où donc est votre baronage?
Quoi! venez-vous, sans suite et sans charroi,
En cet habit, voir la fête du Roi?

Lui, demandant à Dieu la patience,
Répond :

— « Seigneurs, pourquoi me faire offense?

[1] *Safrés d'or.* Frottés d'une poudre appelée *safre* qui imite les rubis et l'or.

[2] *Targes.* Bouclier. (L. G.)

[3] *Or de mangon.* Or de prix (mangon, monnaie). (L. G.)

Mon baronnage est mort en Aliscamps.
Seul j'ai pu fuir; trente Rois sont aux champs,
Antour d'Orange; ils jurent de la prendre;
Dame Guibour, restée à la défendre,
M'envoie à vous crier miserere;
Entendez-la : Dieu vous en saura gré. »

Aucun n'entend. Par les degrés de marbre
Tous ont monté, le laissant là sous l'arbre.
Il apprendra, le marquis redouté,
Comme le pauvre est du riche écouté,
Et comme il sied qu'il prie et qu'il s'abaisse!
Ainsi va-t-il de qui tombe en détresse.
Il l'apprendra : — tant d'autres l'ont appris! —
Qui perd son bien perd tout à coup son prix!

— Ah! Dieu! — dit-il — ah! Père secourable,
Comme qui prie est chose misérable!
Si j'apportais l'or fin ou l'argent clair,
Ils me tiendraient pour honorable et cher!
Mais j'ai besoin qu'on m'aide et qu'on m'écoute,
Et suis traité comme un coupeur de route,

Et plus d'un fut de cette main nourri
Qui ne met pas ma monture à l'abri! »

Au pin lui-même il attache la bête
Et sur le banc s'assied, baissant la tête;
Et, regrettant Guibour, il a pleuré.

Un bruit joyeux sort du palais cintré :
Voici la reine; elle entre, et dans la salle
Belle et hautaine, alentour elle exhale
Tant de clarté que tout en resplendit.
Or elle voit le roi triste, et lui dit :

— Sire, pourquoi vous attrister? Mon frère,
On le sait trop, vous fut jadis contraire;
Mais, pauvre et seul, que peut-il aujourd'hui?
Ecartez-le pourtant, de peur d'ennui,
Et qu'il n'éveille ici quelque bagarre.

. . . . . .

Faites garder les portes de devant
Et que pas un n'entre ici ni ne sorte! »

Louis écoute. Il fait garder la porte.

Aise en son cœur qu'elle ait ainsi parlé,
Lui-même il est à la fenêtre allé
Railler Guillaume.

Il l'appelle ; il lui crie :

— « Cherchez, seigneur, une autre hôtellerie!
Quoi! venez-vous, en si petit arroi,
Marquis d'Orange, à la fête du roi?
Point d'écuyer, pas un goujat, qui garde
Votre auferan!... Allez (l'heure vous tarde)
Chercher hôtel où le panser, seigneur,
Et vous laver, que je vous fasse honneur.
Vous aurez part à la réjouissance.

— Père des cieux, donnez-moi patience,
Répond Guillaume, ou puissé-je en mourir!
Qui me devrait exalter et chérir
Me raille, et fait de m'avilir sa tâche!...
Il ne l'aurait osé, car il est lâche,

Si Blanchefleur n'applaudissait aux coups.
Mais, par Celui qui nous jugera tous!
Ils en pourront bien cher payer la joie !
Avant que j'aie aux champs repris ma voie,
Tous deux, si j'entre en ce palais altier,
Tous deux sauront que j'ai le cœur entier!... —

Il songe ainsi, hoche en songeant la tête,
Et dans son cœur s'amasse la tempête.

*
* *

Or la nuit tombe ; on allume les feux,
Et du palais monte un grand bruit joyeux :
La grasse odeur vient des cuisines claires.
Le marquis songe, amassant des colères.

Un franc bourgeois — Guimard était son nom, —
L'invite alors, en courtois compagnon.
En son hôtel l'auferan trouve étable.
Et le marquis s'assied à haute table
Où le sert l'hôte et sa femme au frond clair.

Mais il ne veut goûter pain blanc ni chair.
Il s'en excuse ; il lui faut pain de seigle
Et l'eau du puits :

— C'est, leur dit-il, la règle
Que j'ai jurée à Guibour par serment,
Que pain doré, chair, vin doux, ni piment,
Jusqu'au retour n'approchent de ma bouche,
Ni que baiser, hors le sien, ne la touche ! »

La bonne dame et l'hôte en ont pleuré.

Il n'a voulu non plus du lit paré
Qu'ils ont en haut tendu pour sa couchée ;
Mais de joncs verts une fraîche jonchée,
Et pour tout drap la housse du cheval.
C'est là qu'il dort.

*
* *

Comme l'eau court à val,
Lors sa pensée à Guibour revenue

La lui fait voir qui veille, sous la nue,
Le heaume en tête et l'épée au côté,
Sur les créneaux d'Orange la ferté ;
Comme un soldat elle fait bonne garde,
Puis du côté de la France regarde...
L'huile et le plomb fument sur les fourneaux ;
De tour en tour, entre les noirs créneaux,
La guette appelle à claire voix de femme,
Et tout autour la contrée est en flamme...
Le marquis rêve ; il ne peut reposer,
Ni dans son cœur ses larmes s'apaiser.

Or il se hâte avant l'aube échappée,
Revêt sa broigne et se ceint de l'épée :
— Hôte, dit-il, merci ! Je vais au Roi.
Il me doit aide en retour de ma foi,
Et je crains peu qu'il s'y refuse, en somme :
La nuit l'aura conseillé.

— Gentilhomme,
Allez, dit l'hôte. Il est fête aujourd'hui
Et votre sœur y siéra près de lui !

Car il lui doit ceindre au front la couronne,
Et le douaire est fort beau qu'il lui donne :
C'est Vermandois, jusqu'au port de Wissant,
Cette duché, la plus riche des cent,
Mais qui ne peut, dit-on, durer sans guerre.

— « A ce conseil où se donne la terre
Il m'appartient de régler le devis,
Répond Guillaume ; et j'y vais, car je suis
Gonfanonier de France l'honorée ;
J'ai ce pays sous ma garde sacrée
Et l'oriflamme à porter au combat.
Malheur à qui le mettrait en débat !
Il louera Dieu, le Roi qui m'abandonne,
Si je ne fais tomber que sa couronne ! »

L'hôte l'entend, se signe ; et le baron
Monte à grands pas vers le royal perron.

II

Par le perron, dans la salle voûtée,
Entre à grand bruit la noblesse invitée ;
Comtes et ducs, princes y sont venus.
Les jeunes gens entourent les chenus
Et le palais se remplit de leur gloire ;
Les dames sont sur les chaises d'ivoire
En tels atours et d'où sort tant de feu
Que l'on croirait voir la splendeur de Dieu.

Sous son manteau de bure et de futaine
Guillaume va dans la foule hautaine.
Il semble à voir un pauvre besacier,
Et n'obtient pas le salut d'un huissier.
Nul ne lui parle ; et la reine, en sa chaire,
Qui fait accueil à tous, et bonne chère,
Ne veut pas voir qu'il est là. Sur un banc
Lors il s'assied, et rumine, courbant

La tête, gros d'une rage inconnue...
— Sous son manteau sa grande épée est nue.

*
* *

Tout à coup monte et monte encore un cri :
Il vient, c'est lui, c'est le comte Aimeri,
Le Père ancien de la Geste vaillante :
Il descend, calme, et la barbe brillante,
Avec sa femme Ermengarde au grand cœur,
Et quatre fils qu'engendra sa vigueur :
Car le cinquième est en lointain royaume,
C'est Aïmer : le sixième est Guillaume.
Soixante écus sont avec le seigneur.
Le roi se lève et lui va faire honneur ;
Et hautement toute la cour l'acclame :

. . . . . .

Au faudesteuil le roi mène le Comte,
S'assied plus bas ; puis à sa chaise monte
Dame Ermengarde, et la reine à côté,
La fille blonde aux yeux couleur d'été,

Et sur la pourpre ou les coussins de soie
Il n'est près d'eux baron qui ne s'asseoie ;
L'odeur s'épand des roses et des lis ;
Les encensoirs embraisés sont remplis ;
La joie abonde et les douces paroles,
Et les jongleurs accordent leurs violes.

Et de Guillaume, aucun n'en a parlé.

Sombre, à l'écart, il demeure esseulé.
Il croit qu'il rêve, il rougit : — « Je suis lâche,
Dit-il. J'ai l'air d'un baron qui se cache,
Et cependant mon père est là devant
Que je dois voir bien peu dorénavant,
Et là ma mère, à la haute pensée,
Que de six ans je n'ai pas embrassée !...
J'ai trop souffert, allons ! Si j'endurais
Plus que ceci, je le mériterais.
J'ai trop souffert, je meurs si je ne parle ! »

Dans le palais construit par le roi Charle

Et qu'à Louis il légua pour séjour,
Devant le Roi, qui siège et tient sa cour,
Comme un lion Guillaume alors se lève,
Et c'est alors le Roi qui croit qu'il rêve ;
Son pas résonne, il parle, et cette fois,
Veuillent ou non, tous entendront sa voix :

— « Jésus de gloire, éternelle Justice,
Que ta vertu, roi des Cieux, garantisse
Cent ans encor ce père aux cheveux blancs
Qui fut déjà ton serviteur cent ans,
Et cette mère à la haute pensée
Qui fut aussi de maints glaives percée
Et m'engendra pour ton combat, Seigneur !...
Mais, Dieu, confonds, et juge à deshonneur
Ce Roi failli que ton service fâche,
Et cette reine accouplée à ce lâche,
Qui m'ont livré dans la cour du palais
A la risée infâme des valets,
Parce que, nu comme on sort du naufrage,
J'arrivais, seul et sanglant, de l'orage

Et de la foudre où tous les miens sont morts...
Juge et confonds, Seigneur, l'âme et le corps !
S'il n'était près de mon père, je jure
Que ce Roi m'eût déjà payé l'injure !... »

Le Roi pâlit de honte ; un frisson court,
Et des barons monte un murmure sourd :
— Que fera-t-il ? Ecoutez ! Dieu l'éclaire
Et pense à nous ! Guillaume est en colère... »

Il s'est levé, le seigneur Aimeri ;
La mère accourt au fils qu'elle a nourri,
Et chaque frère accourt ; mais de sa bouche
Il les écarte, et pas un ne la touche.
Lors, ramenant son père au faudesteuil,
A grande voix il a dit le grand deuil
Et Vivien mort sous les claires fontaines,
Et le carnage, et tant de capitaines
Entrés au ciel tout couverts de leur sang ;
Jusqu'à la mer le fleuve rougissant,
Et les cités flambant comme résines ;
Ses six neveux dans les nefs sarrasines,

Guibour enfin, qui dans sa ville attend
Le Roi de France, et croit qu'elle l'entend...
Un bruit de pleurs s'élève ; tous gémissent
Et de pitié sanglotent et frémissent
Ses frères sur leurs fils, tous sur Vivien ;
Mais pas un n'offre au marquis de soutien.
Ils sont muets ; ils regardent à terre :
— « Encor Guillaume, et l'éternelle guerre
Pour la province, en mer comme un écueil,
Dont il se fit investir par orgueil !
Depuis qu'il l'a, combien, portant la lance,
Y sont partis, de barons de vaillance,
Qu'on n'a pas vus revenir au pays !
Qu'il laisse Orange et n'en soit plus marquis !
C'est trop souffrir pour sa ferté païenne.
Le Vermandois est riche. Qu'il le prenne,
Et laisse Orange, ou bien tous y mourrons ! »

Et c'est ainsi que songent les barons.

*
* *

Alors frémit la comtesse Ermengarde.
Elle se dresse, et de haut les regarde,
Et crie, altière :

— « A ce que je puis voir,
C'est maintenant aux femmes de pourvoir
A la bataille ; aux hommes, c'est de coudre,
Jaser et boire à l'abri de la foudre !
Or bien, mon fils, ne vous étonnez pas.
Comme Guibour, nous armerons nos bras.
J'ai dans ma tour un trésor assez large
Pour en charger cent chariots de charge.
J'en donnerai jusqu'au dernier besant
A qui suivra ton gonfanon passant.
Je vêtirai le haubert et le heaume,
Et pour sauver le Christ et son royaume,
J'appellerai les femmes au secours !
Car je suis blanche, et j'ai vu bien des jours,
Mais j'ai le cœur jeune et plein d'allégresse,
Et j'aiderai mon enfant en détresse,

Et, si Dieu plaît, délivrerai ma bru.
Ils le verront, ceux qui ne l'ont pas cru !
Francs renégats, amusés de chimères,
Vous apprendrez à mourir de vos mères ! »

Et mainte dame aux cheveux fleuris blancs
A cet appel entend crier ses flancs
Et dit : « Allons ! pour Dieu, fils de Marie ! »
Mais Blanchefleur ne bouge ni ne crie,
Et le tumulte et le deuil vont croissant.

* * *

Sire Aimeri du faudesteuil descend
Et de ses mains tire sa barbe blanche :
— « Malheur à moi, qui vers la tombe penche,
Et qui dois voir mon fils abandonné
Même du Roi de ses mains couronné !
Malheur à moi, dont le sang le renie !
Ah ! Blanchefleur, vous en serez honnie !
Espérez-vous, quand toutes s'en iront
Tirer Guibour de misère et d'affront,

Espérez-vous rester loin de l'épée
Avec les couards, pour être leur poupée ?
Soyez honnie, et toi honni, faux Roi ;
Mais ton refus dégage notre foi. »

Le vieux seigneur ramasse une baguette,
En deux éclats la brise, et la lui jette :

« Nous te rendons tes fiefs, roi fainéant,
Et n'en tiendrons un éperon vaillant !
Nous te rendons terre et tours, et ne sommes
Dorénavant tes amis ni tes hommes !
A tes pieds gît notre hommage en morceaux,
Car tu devais secours à tes vassaux.
Pour nous l'avoir dénié, par l'Apôtre
Et par Jésus, tu n'auras plus le nôtre,
Seigneur, et quand tu seras à ton tour
Seul assiégé dans ta dernière tour,
Abandonné, — car d'un roi faible et lâche
Foi chancelante aisément se détache, —
Quand tu seras, dans Aix ou dans Paris,
Petit garçon comme nous t'avons pris,

Il te viendra, — les malheurs la font bonne, —
Mémoire alors d'Aimeri de Narbonne ! »

Tenant son fils par l'épaule accolé,
Ainsi le Père à voix haute a parlé.
Autour de lui se lève son lignage
Et les barons glorieux de son âge ;
Maint défi part et maint regard de sang,
Et le tumulte et le deuil vont croissant.

*
* *

Le Roi se trouble ; il est pris de tristesse :
« Ecoutez, Comte ! écoutez-moi, comtesse !
Et vous, Guillaume ! au nom de Dieu, je sais,
Marquis vaillant, vos services passés !
Or je les veux par un don reconnaître.
Les jours sont noirs où Dieu nous a fait naître,
Et ce royaume est pressé d'ennemis.
Je dois, seigneur, veiller où Dieu m'a mis.
Orange est loin : combien, portant la lance,
Y sont partis, de barons de vaillance,

Qui ne sont pas chez eux rentrés mourir !
Laissez le fief qu'on ne peut secourir.
Le Vermandois est riche et plein de villes
Qui dans vos mains prospèreront tranquilles :
Prenez, seigneur, le duché florissant,
Et tenez le jusqu'au port de Wissant. »

La Reine entend et pâlit :

— « Mon douaire !
Dit-elle. Quoi ! suis-je morte au suaire,
Que vous donnez mes fiefs à pleines mains,
Ou me faut-il errer par les chemins,
Nue en chemise, afin que de ma terre
Pour l'apaiser vous honoriez mon frère ?
Mais pensez-vous qu'il rêve pour si peu ?
Vous n'aurez paix avec lui, devant Dieu,
Que par les siens toute France envahie,
Et s'il vous fait moine en quelque abbaye !
Or veillez-y, si vous êtes roi fort,
Et maudit soit qui parlera d'accord ! »

* * *

Que le vrai Dieu qui fit ciel et rosée
Garde la reine ! elle fut trop osée.
Elle se mord la lèvre et voudrait bien,
Sitôt qu'elle a parlé, n'avoir dit rien.
Mais la parole a remué la braise.
Guillaume, noir de colère mauvaise,
S'embrase, et crie, et croit qu'il devient fou :
— « Ah ! dit-il, chienne, issue on ne sait d'où !
Tu ne fus pas de ma mère enfantée !
Quelque sorcière a coulé sa portée
Au berceau fait pour la sœur de mon sang
Et, celle-ci, l'emporta vagissant ! .....
Truande ! C'est ce venin que me darde
Ta langue, à moi qui te sauve et te garde !
Ah ! lorsqu'ici tu mords joyeusement
Le pain miellé fait de fleur de froment
Et les ragoûts assaisonnés d'épices,
Que près du feu tu te chauffes les cuisses,
Et tiens la coupe et bois le vin luisant ;
Lorsqu'à souhait tu t'allumes le sang,

Et qu'attaquant Louis, pour qu'il t'accole,
Toute la nuit il te tourne et t'affole,
Soûle de boire et soûle de manger,
Et ne te peut de luxure gorger, —
Alors sans doute il ne t'importe guère
Qu'il pleuve ou gèle où nous faisons la guerre,
Et que, sanglants, vaincus, toujours loyaux,
A travers champs nous perdions nos boyaux !
Tu n'as souci de nous ni de nos femmes !
Par le vrai Dieu ! pute, qui nous diffames,
C'est moi qui t'ai mis la couronne au front :
Couronne et tête aujourd'hui tomberont ! »

Alors, jetant à terre la couronne
Qu'un double rang de gemmes environne,
Il la saisit aux tresses, — et, puissant
Comme un taureau qui vient de voir le sang,
La traîne çà et là, fou de colère ;
Et dans sa main sa grande épée éclaire !
Et la clameur est terrible autour d'eux,
Mais d'approcher nul n'est si hasardeux,
Tant il mugit, tête basse, et les charge,

Ses yeux hagards tournant dans son front large !
L'esprit mauvais lui vient d'entrer au corps ;
Et certe, il eût tué sa sœur alors
Et n'eût pas vu leur mère qui le prie,
Si Dieu, — qui tient le monde en seigneurie, —
Telle que l'ange à la branche de lis,
N'eût envoyé la petite Aélis.

*
* *

La reine l'eut pour fille et pour aînée,
Et c'est la fleur de sa treizième année ;
Mais Dieu la fit plus sage et de droit sens
Que maints barons et maints clercs blanchissants,
Le teint plus vif que neige sur gelée
Et d'or la tresse, à du soleil mêlée.
Or elle était en sa chambre d'enfant
A sa parure assise et se coiffant
Comme une fée à la claire fontaine,
Lorsque s'élève un bruit de voix hautaine,
Et la clameur lamentable ; elle entend,

Et sur la pierre en frissonne et s'étend :
— « Seigneur, éteins cette querelle amère !
Et cependant, pour l'amour de ma mère,
J'irai, seigneur, car ainsi tu le veux ..... —
Et, mi-vêtue en l'or de ses cheveux,
L'enfant s'élance, et paraît, virginale,
Comme en avril la rose matinale,
Et traversant le tumulte et les cris
Comme un rayon tombe aux pieds du Marquis.

Il tenait haut l'épée : elle l'arrête.

— Merci, seigneur ! ou prends aussi ma tête,
Dit Aélis. Beau sire oncle, merci !
Ou tourne-toi, voici mon corps aussi !
Fais-en ton gré, bel oncle, et que je meure
Et sois réduite en charbon tout à l'heure !
Ou, s'il te plaît, je m'en irai pieds nus
En dur exil, aux chemins inconnus,
Pauvre, et quêtant mon pain, si tu pardonnes.
Ou je prierai, close parmi les nonnes,

Pour toi, seigneur, aux pieds sanglants de Dieu,
Tant qu'on me mette en terre au même lieu !
Mais fais-lui grâce, elle n'a parlé, sire,
Que de folie, et péché que de dire !
Sois pitoyable, au nom du Roi des Cieux,
Et sur ta mère aussi jette les yeux,
Qui pleure et prie à tes genoux baissée
Et fut déjà de tant de deuils percée !
Et Dieu te garde et t'agrandisse, ainsi
Que la comtesse au grand cœur, ton souci,
Guibour, qui m'aime et que je tiens si chère,
Et qui pour toi souffre le faix de guerre ! »

* * *

Ainsi l'enfant pleure et prie, et la cour
Est tout silence et prière alentour.
Guillaume sent sa colère se rendre
Et le désir de pleurer le reprendre :
— « C'est trop prier, dit-il, relevez-vous. »

— Non, je mourrai, dit-elle, à vos genoux...

Et faites-moi, bel oncle, ouvrir la tombe
Et que sur moi la terre noire tombe,
Si je vous quitte avant d'avoir la paix
Et que l'accord soit juré pour jamais !...

— Suis-je, dit-il, pour vous ouvrir la fosse
Tueur d'enfants ? Ma peine est déjà grosse,
Que j'aie ouvert celle où dort mon neveu,
Vivien, qui fut votre aîné de si peu !...
Pour votre amour je pardonne et j'oublie !
Je le vois bien, ce fut une folie
Que de chercher, ailleurs qu'en Dieu, secours !
Je rentrerai, seul et nu, dans mes tours ;
Ou, puisqu'ici pas un Franc ne m'écoute,
Je lèverai les pauvres sur la route
Et dans les bois lèverai les larrons,
Et pour le Christ ensemble nous mourrons ! »

L'enfant alors rayonna comme un ange :

— Tu n'iras pas, Marquis, seul dans Orange,

Mais toute France avec toi marchera,
Et l'oriflamme au vent resplendira !
La reine sait qu'elle est ta sœur cadette
Et l'empereur te va payer sa dette.....
Or, suivez, Francs, le graile[1] et le tambour;
C'est pour le Christ et pour dame Guibour !...
Vous trouverez grande bataille en plaine,
Sainte vengeance et joie à coupe pleine !
Sonnez, clairons, pour que ce soit plus beau !
Vivien sera porté dans le tombeau,
Et les païens videront ce royaume !
Or, allez, Francs, car Dieu le veut ! Guillaume,
Va, tous suivront ! Et je te le prédis,
Il t'est gardé couronne en paradis
Comme à Guibonr ! Et Jésus que tu venges
Fait avec toi déjà chanter les anges !
Va ! »

L'enfant parle en extase : alors tous
Se sont signés ; et la reine à genoux,

[1] *Graile.* Clairon, trompette. (L. G.)

Le roi levé, d'un geste de la tête,
Ont avoué l'enfant : la paix est faite ;
Et les païens en paieront les accords.
Mille barons déjà sonnent les cors,
Et de leurs pas le bruit court sous la terre,
Et le palais bondit au cri de guerre.

ÉPILOGUE

ÉPILOGUE[1]

I

Noire est la nuit sur la cité d'Orange,
Et sur la plaine, où l'ost sombre se range,
Que trente rois conduisent aux assauts.
Voici les tours ; les murs sont noirs et hauts ;
Comme une étoile y brille un fer de lance ;
La dame veille, elle écoute en silence :
Sous le haubert Guibour veille aux créneaux ;
L'huile et le plomb sifflent sur les fourneaux,
La guette appelle à haute voix de femme,
Et tout autour la contrée est en flamme.

[1] Ce récit est tout entier imaginé.

Noire est la nuit sur la franche cité.
A cent assauts les tours ont résisté.
Sous le haubert c'est là qu'ont fait leurs preuves
Comme barons, les vierges et les veuves !
Fatigue ou peur, aucune n'a trahi.
Pierre ni traits aux engins n'ont failli,
Et par ruisseaux, des noires embrasures
Le plomb et l'huile ont plu sur les blessures !
Mal en a pris aux païens d'approcher,
Et la lionne était sous le rocher !
Mais tous ont fait ce serment, de la prendre
Et brûler vive, ou vive de la rendre
A la poussière, et jeter dans un trou
Ou la noyer en mer, la meule au cou !
Et des fossés, lui croyant troubler l'âme,
Ils ont crié leur serment à la dame.

Dame Guibour a gardé la Cité.
Un trait aigu l'a blessée au côté.
Lasse, elle veille à ses créneaux d'Orange,
Lasse, elle veille, et derrière elle, un ange

Qu'envoya Dieu pour veiller à son tour,
Si, veuille ou non, ferme les yeux Guibour.

*
* *

Or elle entend la plaine ténébreuse
Au loin bruire, et crie : « Ah ! malheureuse !
C'est quelque assaut qu'ils brassent pour demain,
Et mon seigneur m'a retiré sa main !
Me voilà, seule ; en deux je vais pliée !
Guillaume, ami, vous m'avez oubliée !
Pourquoi, baron, le plus fier sous le ciel,
M'avoir quittée en ce péril mortel ?
Je le savais qu'en votre douce France
Vous oublieriez que j'attends délivrance !
Que faites-vous, Guillaume, mon seigneur ?
C'est trop tarder, vous y perdez l'honneur !
Hâtez-vous, sire, ou jamais qu'en pensée
Vous ne verrez votre femme épousée,
Car pour l'amour de vous, qui m'êtes cher,
La meule au cou, je mourrai dans la mer,

Ou toute vive en terre serai mise,
Sainte Marie ! ou brûlée en chemise !
Ma pauvre cendre en ira dans le vent
Ou je mourrai de peine auparavant ! »
Lasse et blessée, ainsi pleure la dame,
Et sous le coup de ses douleurs se pâme...

*
* *

La nuit s'en va, l'alouette a chanté,
Le matin luit sur la franche cité,
Guibour s'éveille, aux créneaux se relève,
Et tout à coup tremble et croit qu'elle rêve...
La plaine est vide, au loin le jour éclôt,
Plus une tente et plus un chariot ;
Avec la nuit retenant son haleine,
L'ost sarrasine a déserté la plaine ;
Elle est enfuie avec ses trente rois,
Ses auferans, ses sommiers, ses charrois,
Et ses engins à battre les murailles
Et ses faux dieux, et leurs cent mille ouailles !

Une poussière en tombe encore aux champs ;
Tous sont enfuis du côté d'Aliscamps.
Guibour s'écrie (elle a fini sa veille,
Et fait sonner le cor, et tout s'éveille,
Une rumeur joyeuse court le lieu,)
— « Levez-vous, tous et toutes ! Louons Dieu !
Plus un tambour, plus un char dans la plaine !
Tous sont partis, retenant leur haleine
Pendant la nuit, comme font les voleurs !
Voici la fin de vos longues douleurs,
Car s'ils ont fui, c'est que Dieu se révèle,
Et de Guillaume ils auront eu nouvelle !
En Aliscamps Guillaume est revenu,
Sous son écu, là Vivien dort tout nu,
Et ses neveux, ferrés dans un navire,
Attendent là délivrance et martyre.
Il lèvera le corps saint de l'enfant
Que des oiseaux et des vers Dieu défend,
Et ses neveux, les tirera de chaine.
Mais la bataille en Aliscamps prochaine
Ah ! qu'elle va peser lourd et longtemps !
Allez sur l'heure au baron que j'attends,

Bon messager, vous êtes clerc habile,
Et lui portant nouvelles de sa ville
Et le salut de la part de Guibour,
Vous reviendrez me dire son retour ! »

Le messager prend congé sans demeure ;
Guibour se signe au nom du Christ, et pleure ;
Mais de l'attendre elle n'a le loisir
Et, veuille ou non, doit en son lit gésir ;
Car la blessure au flanc se rouvre et saigne
Qu'elle a reçue aux créneaux sous l'enseigne..
L'ange au chevet croise ses mains de lis.

Garde, grand Dieu, Guibour au franc marquis!

II

Aux Aliscamps la bataille est gagnée ;
La Fièrebrace a fini sa journée,
Ses six neveux sont déferrés ; Vivien
Gît sous le marbre, en sol libre et chrétien.
Quant aux méchants, par Dieu fils de Marie !
Il en a fait une telle tuerie
Que de cent ans ils n'y retourneront
Et laisseront aux champs pourrir l'affront.
Or, à présent, le franc marquis chevauche,
Son père à droite et ses frères à gauche,
L'épée au flanc, le bon épieu levé.
Le gonfanon flotte, au vent soulevé,
Et sur le heaume, où des feux se répandent,
Quand il descend, trois langues rouges pendent.
Pas de baron qui n'ait part au butin.
Tant d'acier brille au soleil du matin,

Aux freins tant d'or et tant d'or sur les selles
Que tout l'espace est tremblant d'étincelles.

Mais tête nue et le poil hérissé
Guillaume va comme un lion blessé
Marqué de sang, de poussière et de fange.
Tel il jura de rentrer dans Orange,
Horrible à tous, et de rendre au retour
Sa lèvre vierge aux lèvres de Guibour.

Le jour est beau, la terre en est dorée.
A cris joyeux va la Geste honorée ;
Guillaume seul est triste et songe en soi :
Le cœur lui pèse, il ne sait pas pourquoi.
Il songe à tant de chocs et de mêlées
Où de ses mains tant d'âmes sont allées,
Noires de sang, aux justices de Dieu ;
Et dans le rêve il revoit son neveu
Et de l'hostie en gémissant l'assiste...
Et croit que c'est pour Vivien qu'il est triste...

Mais les barons ont assez chevauché.
Voici le bourg dans la plaine couché,
Voici les tours, l'enseigne s'y déploie;
La fière Geste en jette un cri de joie.
Par les prés verts s'épandent les barons,
Et le marquis fait sonner ses clairons.
Il rit, Guillaume, et pleure de tendresse :
— Voyez, dit-il, voyez ma tour maîtresse!
La flamme l'a noircie et les engins
En ont battu les vieux murs sarrasins;
Mais là dedans était ma noble femme ;
Et rien ne fit, les engins ni la flamme ;
Elle a gardé la ville à son seigneur!
Voyez comment j'avais placé mon cœur! » —

Il rit, Guillaume, et pour le reconnaître
Croit voir Guibour monter à la fenêtre;
Mais ni la guette en haut ne lui répond,
Ni le portier ne fait tourner le pont;
Point d'arbalète aux créneaux, point de lance;
Toutes les tours font à la fois silence.

Le franc marquis s'étonne : — « Ouvre, portier !
Je suis Guillaume, et, cette fois, entier !
Car en vainqueur j'ai fini ma journée ;
Et sépulture est à Vivien donnée !
Le Dieu de gloire a béni mon retour.
Ouvre, ami cher, ou fais venir Guibour ! »

Le portier vient, tourne en pleurant la face.
— C'est toi, dit-il ; mais pour que je te fasse
Venir Guibour, ainsi que tu le dis,
Me croirais-tu portier du paradis ? »

Guillaume entend, frémit. Le pont s'abaisse.
Voici qu'à lui vient une dame abbesse,
Et du perron son troupeau gémissant
Par les degrés vers le marquis descend.
Il saute à terre, entre elles il regarde ;
Mais à parler comme l'abbesse tarde :
— Dames, dit-il, ne me le célez pas,
Guibour, ma dame, est allée à trépas ! —
— Comment, seigneur, vous le céler ? dit-elle.
Un trait lui fit plaie au côté, mortelle,

Et cette nuit, saluant ton retour,
A doucement rendu l'âme Guibour. »

*
* *

Guillaume monte en la salle pavée,
Sur les tréteaux voit la bière levée,
Rangés autour les grands flambeaux luisants
Et les brasiers d'où s'exhale l'encens.
Cent clercs sont là, chantant psaume ou prière.
La noble femme est couchée en sa bière,
La face nue et les doigts blancs levés,
Et l'on croirait qu'elle dit ses avés.
Mais l'ange assis au chevet de la Dame
Est reparti pour le ciel, avec l'âme.

*
* *

Quand il la voit, l'œil lui tourne, obscurci,
Comme à celui que la mort a saisi :
Il gît pâmé sur les draps funéraires.
Lorsqu'en pleurant l'ont relevé ses frères

Il crie à Dieu : « Père d'en haut, merci!
Vous me gardiez le retour que voici!
Mal fut de vous, ma dame et sœur si tendre!
Vous n'avez pu jusques au bout m'attendre
Ou je n'eus pas assez hâte de vous!
Mais j'ai dû tant et tant porter de coups!
Terrible fut la chasse et la curée.
Pardonnez-moi si j'ai fait demeurée! »
Et l'eau du cœur par jets lui sort des yeux.

— « Dieu vous asseye entre les fleurs des cieux!
Vous fûtes sage, et ferme conseillère,
Et mon confort en cette rude guerre!
Je vous conquis à Tibaut, roi puissant,
Et faute d'eau vous baptisai de sang;
Mon propre sang vous fut l'huile et le chrême,
Et dans ce lieu vous eûtes ce baptême!
Quand j'en partis, je vous fis ce serment
De ne coucher qu'à terre seulement,
D'aller velu comme bête farouche,
Et de garder ma bouche d'autre bouche

Afin de rendre à la vôtre au retour
Le pur baiser que j'eus de votre amour !
Or, j'ai tenu parole, et vous l'apporte,
Et je le rends à votre bouche morte ;
Je n'en veux plus toucher d'autre ici-bas ! »

*
* *

Guillaume prend la dame entre ses bras,
Et, doucement, avant qu'on ne la couse
En son linceul, la baise comme épouse.
Puis il se lève :
— « Apportez l'eau, je veux,
Dit-il, laver ma face et mes cheveux.
Et je ferai tomber cette crinière !
Car j'ai livré ma bataille dernière ;
Mon âme sent ses péchés l'encombrer,
Et je m'en vais au cloître la pleurer.
Apportez l'eau, que j'enlève à ma joue
Et sur mes bras le sang noir et la boue !
Et donnez-moi des vêtements nouveaux.
La Fièrebrace a fini ses travaux.

Je veux porter le cilice et la corde,
Et mériter de Dieu miséricorde.
Neveu Bertrand, vous tiendrez mon honneur,
Et servirez Louis, mon droit seigneur.
Père, adieu donc ! adieu tous ! dit Guillaume.
Adieu l'épée, et la lance, et le heaume,
Et dans les prés les gonfanons flottants !
Je veux pleurer le reste de mon temps,
Car j'en ai trop raison ! mon âme est noire,
Et je n'ai pas, Jésus, droit à la gloire
Où sied Guibour dans ton éternité !
Si je ne gagne un dais à son côté,
Veuille du moins qu'en la terre bénie
Mes tristes os aient des siens compagnie ! »

Il pleure ainsi, le redouté Marquis,
En ce palais que lui-même a conquis
Avec Guibour, qui fut son épousée.
Pieds nus ensuite et la tête rasée
Il va chercher cellule en un désert.
Jusqu'au saint jour, trente ans, c'est là qu'il sert;

Et depuis, comme il est dit dans l'histoire,
Les saints ont vu son âme dans la gloire ;
D'où, par l'amour qu'il nous porte, sa main
Garde toujours France la libre. Amen.

TABLE

Le couronnement de Louis 1
La colère de Guillaume 17
Guillaume s'apaise 43
Prise d'Orange 55
Le vœu de Vivien 87
La première communion de Vivien 95
Le retour de Guillaume à Orange 111
La petite Aélis 139
Épilogue 175

ÉVREUX, IMPRIMERIE DE CHARLES HÉRISSEY

UNIVERSITY OF ILLINOIS-URBANA
3 0112 066741379